

Tenter de devenir philosophe est la chose la plus ardue qui soit : difficulté de la discipline qui te travaille dans ton corps et ton âme ; difficulté sociale puisque étudier la philosophie c'est comme ne rien faire du tout.

Mais c'est la seule voie vers le bonheur que je connaisse, la seule façon de parvenir à faire son "métier d'homme" comme disait Sartre. Simplement, il faut aussi se préparer et vivre avec cette réalité que le travail philosophique sur soi nous met à tout jamais à une certaine distance des autres, produit une ligne de démarcation avec la grande majorité des autres individus qui peut conduire à une absence de communication destructrice. (J'en connais qui ont fini alcooliques, plusieurs cas de suicide... certes ce n'est pas l'étude de la philosophie qui a provoqué cela... mais celui qui s'adresse à la philosophie pour trouver des réponses à ses "terribles questions", les y trouve rarement et ses études ne font que rendre encore plus terribles ses questions.)

Oui chacun le dit à sa façon... chacun conceptualise cet arrachement à soi qu'impose la philosophie en fonction des premières armes qu'il s'est faites au contact de la philosophie et du passé qu'il a à liquider. Les premières années en philosophie s'apparentent à un contrat à la Rousseau où l'on doit tout aliéner de nous-même à la philosophie pour qu'elle nous rende à nous-même mais en appartenant à la Culture et l'universel. C'est un leurre, mais je crois que c'est une étape incontournable. Ce qui se joue là c'est l'apprentissage du doute sans lequel il n'y a pas de début en philosophie. Les Méditations Métaphysiques de Descartes sont exemplaires du point de vue du chemin de l'initiation philosophique.

Il faut être un peu "dingue" pour faire aujourd'hui de la philosophie. Mais pas plus qu'hier ! Et cette "dinguerie" se compose de sentiments qu'on ose parfois à peine s'avouer envers ses proches (sa famille par exemple), d'une perte de contact avec les problèmes du monde (tout devient si compliqué), de provocations qui ne sont que nous-même reprenant à notre compte cette dinguerie qui nous échappe pour en faire un embryon de liberté et d'autodétermination.

En fait, je ne suis pas très chaud pour envisager les choses sous un aspect médical maladie/thérapie. Au contraire, je crois que la pratique de la philosophie est très saine. Simplement elle présente de grandes difficultés qui nous mettent en difficulté. Les problèmes sont immenses et nos capacités limitées. Mais c'est ce qui fait la grandeur de la philosophie, son caractère prométhéen. Philosophier, c'est aussi s'insurger contre son destin. (Je préfère préciser ici que pour moi le destin n'est pas une fatalité assignée à l'individu par une réalité transcendante, mais est immanent au monde, inscrit dans la matière ouvrée, c'est-à-dire travaillée par l'homme. Le destin est la place et la vie dans la société, son travail, ses pensées, ses goûts, etc. attribués à un individu par l'activité anonyme de tous les autres individus.)

Penser c'est aussi se battre contre soi, il n'y a pas d'autre voie. Mais nous sommes si peu nous-même lorsque nous commençons à philosopher. J'ai toujours adopté deux principes en philosophie : penser contre moi et penser aux extrêmes. C'est de penser contre soi qui est le plus éreintant et qui finalement s'accompagne du : mais qu'est-ce que je suis en train de faire (en philosophant) ? Question qui est moins philosophique que réaction de conservation. Elle est bien un : mais qu'est-ce que je fous là, mais qu'est-ce que je fous ? De la peur ? Ben oui, tout bêtement ! Et pourquoi ne pas l'avouer ? Par pudeur ? Ce n'est certainement pas à ceux qui n'ont jamais essayé de penser à nous faire la leçon. Ben ouais, penser fout la trouille au départ, et cette trouille signifie tout simplement que le sujet bien élevé que nous sommes à commencé à désobéir. Désobéir à qui ? A Dieu, à la Loi qui est en nous et qui nous commande de réussir notre vie, de ne pas nous écarter du chemin parce qu'au bout il y a la mort et qu'elle ne pardonne pas.

>je dois faire mon métier d'homme! construire cette notion , lui insuffler
>du sens

>mais d'ou vient cette idée de devoir.....qui s'impose désormais à moi

Je ne sais pas ce que c'est que ce "devoir". Je peux dire qu'aujourd'hui encore il m'anime mais sans le maîtriser. On peut le comprendre comme la liberté qui exige son tribut, elle qui est la négation de tout "devoir". On peut aussi le comprendre comme la volonté de ne pas crever comme un chien sans avoir tenté quelque chose. Je crois qu'on peut lui donner du sens, le rationaliser, mais le comprendre, comprendre pourquoi ça tombe sur nous... ce n'est pas à notre portée. L'impossibilité est moins théorique que pratique (bien qu'une théorie qui ne peut pas s'effectuer dans une pratique !). Il faut prendre ce "devoir" pour notre lot et faire avec... en considérant que c'est une chance extraordinaire.

>c'est difficile de discuter, non ?

Non à condition d'être patient, de faire confiance à l'autre et d'évacuer toute volonté de domination. La discussion philosophique n'est véritablement possible que lorsqu'on abandonne le souhait de vouloir avoir raison. L'on philosophe aussi beaucoup avec des "peut-être" !

Il faut être patient avec soi, pas complaisant mais patient.

> Comment la pratique de la philosophie peut-elle être saine
>lorsque je vois le résultat de l'alchimie avec ma conscience ?

Au début oui... mais il faut être patient. Contrairement à ce que l'on croit ce n'est pas la philosophie qui vient progressivement éclairer notre existence, notre quotidienneté, notre vie mais notre vie à mesure que nous la vivons qui vient donner de la substance, du contenu et une signification à notre activité philosophique.

La philosophie va "tout te prendre" et laisser ta pensée en débris. C'est très perturbant, parce que l'on croit lorsque l'on commence que précisément devenir philosophe c'est acquérir une pensée ultra structurée alimentée par une masse de connaissances, quelque chose de solide qui ne te laisse jamais au dépourvu (à l'image d'un Comte-Sponville à apostrophe !) En fait on perçoit au début sans s'en rendre compte le savoir du philosophe comme un dogmatisme, un corps de doctrine rigide prêt à être dégainé à tout moment et en toute situation. On se demande alors devant le délabrement progressif de ses idées et de ses modes de penser comment on va parvenir à atteindre l'objectif... Bref quoi qu'on se dise, on perçoit le philosophe à l'image du professeur (le philosophe serait un professeur brillant) ou comme l'auteur de livre de philosophie (mais on oublie... combien de sanglots pour un air de guitare).

Mais en fait rien de tout ça ne viendra ou plutôt tout viendra mais sous une forme bien plus subtile comme quelque chose d'impalpable, presque de transparent à nous-même. Cependant, un jour (en fait pas vraiment c'est plus progressif) en parlant avec les autres on se rend compte qu'on ne pense plus du tout comme les autres... c'est même pas cela... on s'aperçoit qu'on pense, oui qu'on pense rationnellement, qu'on est précis dans l'utilisation des concepts, qu'on connaît presque par avance ce que va dire l'autre parce qu'on a fait le tour du stock limité d'idées que l'humanité a produites. On est capable sur un concept, sur une idée de l'autre de reconstituer à peu près les tenants et les aboutissants de sa réflexion, les conséquences... et ce truc imparable... les autres qui s'énervent en discutant avec toi parce qu'ils ne s'en sortent pas. Et puis après le goût de la polémique s'estompe et l'on commence à penser pour soi, pour aider les autres à tirer au clair ce qui les assaille.

>un de mes profs aujourd'hui nous a dit qu'il fallait pour philosopher ,
>comprendre combien
> c'est une attitude schizophrénique.
>Pourquoi cet emploi lexical du pathos ?

Oui ce n'est pas forcément justifié. Mais la philosophie produit inévitablement un arrachement à soi. Ce ne serait pas nécessaire si l'on commençait la philosophie comme un terre vierge, une surface plane sur laquelle il faudrait venir inscrire ce que l'on apprend. Nous sommes toujours déjà embarqué, et nous devons faire avec nous-même, nous défaire de ce que nous savons, soulever le socle de notre pensée pour voir ce qui se cache dessous. La philosophie est

raison et liberté et nous sommes des êtres irrationnels... il faut donc liquider ce qui nous détermine en nous-même, y compris nos pensées sans que nous en ayons une claire conscience. Comme le disait Sartre, l'époque nous vole notre pensée et si l'on veut penser par nous-même il faut inévitablement commencer par démasquer ce qui en sont nous des pensées volées par l'époque. (Désolé des métaphores à 2 francs 30...)

C'est pour ça qu'il faut toujours penser contre soi, ce qui en un sens est une activité schizophrénique. Mais le terme est aussi impropre parce que la philosophie est un acte "volontaire", conscient et finalement une expression de notre puissance à être libre.

>autre chose : tu écris "Je fais toujours avec les gens tels qu'ils
>sont."
>cette phrase me fait froid dans le dos (j'ai , comment dire, toujours
>les expressions >de circonstance..)
>avant de réitérer mon: "halte effroi !" ,je préfère te demander ce que
>cela signifie au juste .

Oui, ça vient de Machiavel (ce formidable humaniste) et de Spinoza. C'est long à expliquer. Résumé : il faut apprendre à vivre avec, à aimer ou à faire avec les autres tels qu'ils sont sans les juger, sans vouloir ni même penser qu'ils puissent être autrement qu'ils ne sont. Mais le résumé transforme cela en principe neu-neu. En fait ce joue là la possibilité du rapport à l'autre sans *pouvoir*. Il s'agit aussi de cesser de se raconter des histoires sur les autres (et sur soi) et de ne pas croire aux histoires que les autres se racontent à eux mêmes. C'est... pfoufff... non désolé Catherine mais en quelques mots ce n'est pas possible et je n'ai pas le temps d'en écrire beaucoup. Mais au fond, si ça te fait "froid dans le dos", c'est que tu saisis au moins un côté ce que ça veut dire. Reste à découvrir les autres. 'est aussi l'histoire du chien enragé chez Spinoza...

>je suis jeune et ,je ne sais toujours pas ce qu'être tolérant signifie
>pratiquement?

Il faut du temps pour accepter sa petitesse... après il est plus facile de ne pas s'offusquer de celle des autres. Et hop, un peu de dialectique : mais c'est aussi en comprenant notre petitesse que l'on se met en mesure d'assumer et de jouir de notre grandeur. Quel romantisme (quasi pascalien) de ma part !

>comment fait-on pour ne pas juger ?
>doit-on plutôt dire qu'il faut apprendre l'indifférence ,

>dis-moi

Ah certainement pas ! Ne pas juger, basiquement, c'est la grande leçon de Spinoza. C'est commencer à penser réellement que le "libre arbitre" est une illusion nécessaire... mais une illusion tout de même. On ne juge pas des êtres - y compris soi - qui ne disposent pas de leur libre arbitre. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne réagit pas aux autres.

L'exemple "choquant" (de prime abord) que l'on trouve chez Spinoza.

Un chien est enragé.

Le chien n'y est pour rien s'il est enragé.

Est-ce pour cela que je dois me laisser mordre ?

Non.

La sagesse me commande de tuer le chien.

D'ailleurs, je ne suis pas plus libre de tuer le chien que le chien n'est libre d'être enragé.

Un des plus grands textes de philosophie que je connaisse : l'appendice au livre I de l'Ethique.

Je le relis régulièrement, et chaque fois il me rappelle à la raison.

Oui et non. Mon problème est moins la tentation de la perfection que celle de l'encyclopédisme. Il me faut toujours réinventer la roue, reprendre les choses au commencement selon moi, remettre l'acquis en doute, ne pas laisser d'hypothèse en suspens et la crainte chronique que l'on me dise : "oui oui, enfin tout cela c'est du connu !" ou que l'on me dise "Mais enfin, vous dites n'importe quoi, vous n'avez donc pas lu le..." Alors je m'épuise à lire et à lire encore et ensuite je n'ai plus la force d'écrire, je suis submergé par les idées des autres et il me faut des mois, des années parfois pour digérer la pensée d'un auteur (ce fut le cas avec Sartre).

OK Zazie ! Bon disons que Cioran est un gros con mais que c'est plus long à expliquer que Misrahi qui ne mérite même pas l'appellation de gros con. Dans ma hiérarchie personnelle de l'insulte, gros con est pas trop mal parce que c'est quelqu'un dont j'ai déjà pris la peine de lire les oeuvres, d'y réfléchir et essayé de formuler une critique.

J'aurais pu aussi répondre à la Nietzsche : je me transporte déjà avec mes idées si en plus je devais me promener avec mes raisons...

Tiens à ce propos, Nietzsche est gros con aussi mais pour lequel j'ai une part d'affection un peu irrationnelle. Nietzsche je l'ai lu un peu à la manière de l'autodidacte de la Nausée. En commençant presque par le début (mais pas tout à fait) pour finir par les derniers écrits. Et c'est à la fin que je me suis rendu compte

que Nietzsche était un trou du cul de spiritualiste qu'il fallait loger à la même enseigne que Bergson. Si je me souviens bien, c'est en lisant Ecce Homo que je m'en suis véritablement rendu compte. A partir de cette réflexion un peu con de Nietzsche : il vaut mieux boire du chocolat le matin plutôt que du café ou du thé parce que c'est meilleur pour l'esprit. Là après plusieurs années de fréquentation du bonhomme tantôt intime tantôt plus distante, j'ai eu le déclic... bref Nietzsche était digéré. Depuis, je n'ai jamais rouvert un livre de Nietzsche (sauf le gai savoir qui contient une partie de mon histoire...) A l'époque la sentence était toujours la même : gros con et je balançais le bouquin à travers ma chambre de cité U.

Tu vois c'est assez étonnant la philosophie. La pensée passe par de drôle de chemins. La réflexion personnelle aussi et c'est souvent sur une phrase que la compréhension d'un auteur au-delà de son propre univers de pensée (ensemble structuré de réponses commandant des questions pour masquer les véritables questions posées par l'époque) que cette compréhension donc se fait. Je crois que c'est Labica (georges) qui a un jour énoncé assez justement que la philosophie c'est de l'idéologie au carré (dans le sens mathématique de puissance 2).

>d'accord mais je ne pense pas que le roman doive
> substituer le livre philosophique ..enfin c'est pas la même
>démarche du tout :je ne comprends pas le sens de ta remarque
>le but n'est pas d'apporter des réponses convaincantes mais
>de mettre en situation les bredouillements que nous avons tous
>il me semble (à mettre au passé peut-être pour certains)

C'est bien au nom de la séparation des genres que je n'aime pas ce genre de roman. (Cependant souviens-toi que je ne peux juger de celui-ci qu'au travers des quelques pages que tu m'as fait parvenir et qui sont justement cette conversation. Peut-être que ce n'est pas très représentatif du livre... mais je ne peux pas le savoir.)

Maintenant, si je dis que les questions ont déjà été traitées de façon convaincantes par des philosophes, c'est parce qu'il me semble qu'un homme de culture, écrivain de surcroît ne peut l'ignorer. Maintenant deux cas :

Soit la scène que tu m'as fait lire à un rôle particulier dans la logique du roman mais n'en exprime pas la logique et alors ma critique peut tomber en partie à plat.

Soit la scène est représentative de ce sur quoi le roman est bâti, ces "troubles existentiels" (pour dire vite) et dans ce cas je trouve ça assez mauvais. Précisément, au 20^{ème} siècle ces questions ne se posent plus comme ça. Elles prennent d'autres formes notamment à cause du réaménagement de l'espace théorique de la philosophie, du déplacement des concepts, de la modification des rapports entre eux, etc.

Or ce n'est pas une conversation de café qui est transcrite, c'est une conversation de personnes cultivées, qui ont réfléchi à ces questions. Ne convoque-t-on pas Wittgenstein, Shakespeare et je ne sais plus qui d'autre encore. Ce que donne à lire l'auteur, c'est de la marmelade, de la réflexion existentielle à 2 francs 30.

Le romancier n'a pas à transcrire en positiviste-empiriste le réel. (le naturalisme a fait son temps depuis longtemps !) Il doit donner à voir/lire/saisir/comprendre (tout ce que tu veux) des bredouillements de son époque. Et pour cela il doit construire ces bredouillements à l'aide de ce que dit son époque sur elle-même, en utilisant les instruments théoriques ou en tout cas leurs échos du monde dans lequel il vit. (Je ne dis pas que le romancier doit tout connaître, être un fin philosophe, scientifique, etc.) Mais il doit avoir conscience que le réel dans un roman ça se construit, ça se produit et que si l'on veut produire le réel de son époque il faut utiliser la matière première et les outils de son époque. Il n'y a pas de questions intemporelles, ni de bredouillements éternellement identiques. Leurs formes changent sans cesse et elles ne sont que ces formes sans rien derrière. La profondeur est une idée qui a été rayée par la philosophie des concepts valides. (Lis la première phrase de l'Etre et le Néant de Sartre : (de mémoire) "La pensée moderne a réalisé un progrès considérable en réduisant l'existant à la série des apparitions qui le manifeste.")

Mais Spinoza/Marx ont commencé à nous donner les concepts permettant de penser cette immanence (contre Kant et Hegel). OK je sais que là je vais beaucoup trop vite et que je suis incompréhensible.

Si le romancier ne fait pas cela il ne fait pas son métier ou bien c'est un mauvais romancier qui n'a pas saisi ce qu'est la modernité. Il écrit alors des resucées et ouvre un espace de compréhension, un champ au travers duquel le lecteur se lit lui-même qui est faux. Bref il ne dévoile pas l'être d'une façon contemporaine, il obscurcit plutôt qu'il n'éclaire, il donne à se méprendre plutôt qu'à penser, etc.

Ne te fais pas de bile. Tu peux bien tenir des propos d'écolière puisque tu en es une. Tu t'attaques à des choses compliquées. Sois patiente. Dis-toi que ceux qui ne sont pas passés par là le paient cher toute leur vie. Et puis un jour ils sont face à la mort et il est trop tard. Le trouble vient aussi que l'on croit que tout le monde sait penser. Mais il n'en est rien. Apprendre à penser est la chose la plus ardue qui soit. Alors au début on emprunte aux autres, on ne sait pas ce que l'on pense, on a une sorte de mélasse dans la tête. (Tu crois que c'est mieux pour moi maintenant ? Absolument pas. J'ai fait un peu le tri... mais quel bordel encore !)

> "une réalité objective de l'ivresse, du plaisir, de la pensée, du désespoir, de leur propre insignifiance, enfin quelque chose, >n'importe quoi, mais quelque chose de consistant, qui leur résiste, >qui ne dépende pas d'eux. "

>

>encore un leurre nécessaire?

En un sens oui. Guy Debord, dans la Société du Spectacle, a saisi un aspect fondamental de notre modernité. La substitution de la représentation au vécu. Je traduis souvent cela par des exemples portant sur la nourriture. Aujourd'hui on bouffe du Nom. On te met un machin dans une boîte avec un nom. Ce que tu avales c'est un support de nom, le support d'une représentation. Tu achètes par exemple une boîte avec une pâte rose dedans. Dessus est inscrit Tarama. Ce que tu bouffes c'est du nom Tarama.

>des choses compliquées mais pas sérieuses ?
Il n'y a que le bonheur qui soit une chose sérieuse.

Philosopher à coup de marteau ! Tel était le mot d'ordre. Maintenant il ne me reste plus que le marteau qui me sert à monter des meubles en kit à 3F50. Putain de merde !

Crois-moi, on a vite fait de se perdre en route. Bien penser à son avenir, c'est arriver à produire la connaissance juste de son inévitable désastre personnel. No way girl.

J'ai parcouru ma thèse que je n'avais plus ouverte depuis le moment où elle a été finie. Je n'ai même pas été abasourdi par la claire conscience de sa nullité. Finalement, je l'ai toujours su. Combien de temps ai-je passé dessus ? 12 ans ? C'est à peu près ça... 12 ans pour rester au seuil de la réflexion philosophique, pour tourner autour des questions sans jamais les aborder parce que cela aurait impliqué de penser pour de vrai. Des centaines de pages pour justifier qu'il n'y a rien, que je ne dis rien, qu'il était impossible de dire. Foutaises ! Tiens, tu as lu le Sang noir de Guillou(x?) ? (Sans doute, c'est un classique pour les étudiants en philosophie). Eh bien voilà... c'est ça : des cloportes qui monnaient leur désastre en petits plaisirs et qui s'en foutent.

Cependant, l'exigence d'une grande justesse que tu décris est quelque chose que je peux comprendre. Elle est étroitement liée, me semble-t-il, au sentiment que l'on peut éprouver d'illégitimité à prendre la parole. Je ne pense pas qu'il soit possible de s'en défaire aisément. Pourtant c'est un handicap. Ce sentiment n'a rien de personnel, il est transmis par le système éducatif (qui joue ici l'un de ses rôles) mais il est d'abord présent dans tous les liens que noue un individu dans une société comme la nôtre.

Philosophiquement, sa forme réfléchie sont les théories de la connaissance qui

consistent toujours à dire : voici le lieu d'où s'énonce la vérité, voici ceux qui logent en ce lieux et peuvent légitimement prendre la parole. Les autres, si vous voulez parler accédez d'abord jusqu'au lieu de la Vérité, sinon taisez-vous.

L'incarnation la plus ridicule de cette position fut Paul Ricoeur durant les manifestations contre le plan Jupé. Je ne me souviens plus de la phrase exacte, mais c'était quelque chose du genre : l'élite pense rationnellement et sait où conduire le pays pour son intérêt général, tandis que le peuple n'est agité que par des passions irrationnelles et des pulsions égoïstes.

Sous cette forme brutale, tu as l'essence de toute théorie de la connaissance.

Or cette idée une idée communément partagée qu'il y a nécessairement une théorie de la connaissance puisqu'il y a une vérité. Et toute notre éducation consiste à nous apprendre les vérités existantes (depuis le fait que la terre est ronde... jusqu'à l'année de naissance de Pépin le Bref en passant par le $2 + 2 = 4$). Respect de la vérité = respect de l'idée de la nécessité d'une théorie de la connaissance = respect de ceux qui disent la vérité = ferme ta gueule petit con !

Forcément, dès que l'on souhaite prendre la parole, ce qui arrive rarement la plupart des gens se sentant incapables d'atteindre le lieu de la vérité se résignent à se taire et à distiller ce qu'ils ont à dire en propos privés, en conversations de café ou en bavardages du quotidiens, donc dès que quelqu'un refuse de se résigner à abandonner l'universel à d'autres, il est confronté à cette exigence qui est tout simplement l'affrontement d'un interdit.

La solution la plus simple du problème est le sadisme : imposer absolument à l'autre ce que l'on dit, changer à son unique profit le lieu de la vérité pour le faire sien et en déposséder tout les autres. Tendance plus ou moins prononcée mais qui échoue nécessairement. Pour ma part, j'avais trouvé une autre solution, ou plutôt une autre figure de cette solution. J'ai dit et répété pendant pas mal de temps : la vérité ne me concerne pas.

>et les gens disent que je considère toute chose comme une surface
> je construis mon décor , mais les événements m'affectent pourtant
>et particulièrement dans la mesure où ils ne passent pas ,ils
>se posent dans mon décor et je dois les travailler pour que l'ensemble
>soit plein, uni , en état de marche quoi!

C'est un mode d'appropriation très intellectuel de la réalité. La connaissance des choses procède du même mouvement : toute connaissance est une construction de ce type. Cependant, la différence avec ta pratique actuelle est que la connaissance met en oeuvre des outils théoriques, des instruments conceptuels réfléchis. Le rapport imaginaire que l'individu entretient avec l'être est ce qui fait surgir le réel en tant que tel. C'est le sens de la fameuse (fameuse pour qui ? pour moi ?) phrase de l'Etre et le Néant : "le verre bu hante le verre plein comme son

possible et le constitue comme verre à boire."

Pour Sartre, ce que tu décris prend le nom de circuit de l'ipséité. Le mode sous lequel tu sembles le vivre est celui du refus de la fixation par le regard de l'autre du mouvement de ce circuit. Ce qui prend chez Sartre le nom d'objectivation. L'idée que Sartre pique à Hegel mais en conduisant l'idée à son terme est que "je" suis un être dont l'être est en question et dépend de l'être de l'Autre.

Ce que tu dis ici s'accorde parfaitement avec ce que tu dis plus haut à propos de ton exigence de vouloir dire les choses le plus justement possible, de craindre (donc de refuser) le jugement de l'autre. Hier, je te disais que c'était une attitude sadique en référence aux deux attitudes possibles vis-à-vis de l'autre que décrit Sartre : sadisme et masochisme.

(Ah ne joue pas ta Misrahi en me disant que c'est un peu limité comme choix et qu'il y a d'autres attitudes possibles envers autrui !) Dans un premier temps, je dirais comme Sartre qu'il n'y a que ces deux là. Il y en a bien une troisième à mon sens, mais elle est difficile à atteindre et surtout à tenir. Sartre en proposait lui-même une troisième également : l'authenticité... mais c'est une foutaise qu'il n'a d'ailleurs jamais réussi à vraiment penser.

Sartre décrit la relation à autrui comme une circularité entre ces deux attitudes. Attention une circularité, pas une dialectique qui rassurerait tout le monde chacun s'imaginant déjà au niveau de la suppression-conservante regardant de haut la contradiction. Ici, il n'y a pas de contradiction, il n'y a rien à surmonter. C'est tout simplement une circularité qui passe d'un échec à un autre puisqu'aucune des deux attitudes n'est tenable en ce sens qu'elles échouent nécessairement. Le sadique rate toujours son but ainsi que le masochiste puisque les deux attitudes qui sont des conduites de fuite devant la liberté sont toujours minées de l'intérieur par cette même liberté.

Je crois que le philosophe ne peut commencer que par le sadisme. C'est inhérent au caractère prométhéen de la philosophie. Je me souviens qu'à l'époque je disais toujours que j'étais une savonnette, qu'on ne pouvait jamais me saisir parce que je glissais entre les doigts, et que de fait je n'étais jamais là où l'on croyait me trouver (= refus de laisser mon mouvement être figé par les autres en quelque chose qui m'échapperait).

Je crois que j'ai mûri sur ce point, mais j'aime encore dérouter les gens en tenant des propos, des positions qui surprennent de ma part. Un côté provocateur qui embrouille tellement mes interlocuteurs qu'ils ne savent plus quoi penser de moi (ce qui est une variante de l'attitude sadique). Ou bien de les conduire sur des pistes tellement fausses à mon sujet que ce qu'ils peuvent bien penser m'est totalement indifférent.

Mais je reviens à toi (eh eh !). Ce que je vais dire va t'agacer mais tant pis ;) Tu vas me dire : est-ce que je suis vraiment obligée de marcher sur un chemin déjà tant de fois emprunté ? Oui, il n'y a pas le choix. Cela ne veut pas dire que refaire le parcours est sans valeur. Cela ne veut pas dire non plus que rien de neuf ne peut

être produit. Le chemin est sensiblement le même, mais pas le marcheur. Cela signifie simplement qu'il faut apprendre à philosopher pour devenir philosophe, apprendre à penser pour pouvoir penser.

Quand on débute sa vie d'adulte (comme toi) on a des contours assez flous, plutôt imprécis. On est en quelque sorte indéterminé sur bien des aspects. C'est d'ailleurs ce qui permet de nouer si facilement des liens avec les autres. Plus les contours sont flous plus ils offrent de points de contact. Cela permet d'entrer en relation avec les autres même à la marge de soi. A mesure que le temps passe, on se détermine et les frontières se dessinent, les points de passage se referment, les douanes se mettent en place de part et d'autre et l'on commence à trouver de plus en plus de gens cons.

C'est à cette même époque que l'on a généralement un rapport magique au monde. Quand je dis magique, je prends le mot dans un sens de croyance primitive. On ne vit pas les relations causales entre les choses sur le mode l'implacable, du nécessaire. Entre le projet et la fin, il y a toujours la possibilité d'un coup de baguette magique, le surgissement du héros, etc.

C'est le manque de connaissances qui conduit à ce genre de rapport au monde. Parménide ne s'est pas encore imposé et les mythes ont encore largement le droit de cité. A mesure que ses connaissances deviennent plus étendues et plus certaines, l'individu remplace les croyances magiques par des pensées rationnelles, les liens de causalité retrouvent leur droit.

>je ne travaille pas pour moi , je ne me fais pas plaisir ; je
>prépare l'avenir de catherine jourdan
>entité sociale à remplir , quel cauchemar !

Tous ces différents aspects sont intimement liés. Le refus de l'objectivation par l'autre est aussi le produit d'une non reconnaissance de soi par soi. Comment accepter que l'autre vienne dire ce que tu es alors même que tu ne te reconnais pas toi-même dans ta dimension sociale et objective (qui est aussi juridique, administrative, etc.). Le "drame" qui se joue là est celui de l'individu qui constate que le sujet qu'il est lui vole sa réalité. Attention, il ne faut pas tomber dans le piège du substantialisme. Aucun des trois termes n'existent sans l'autre. On ne peut les isoler que par un mouvement de pensée abstrayant. Il n'y a pas d'individu qui puisse exister sans forme (et aujourd'hui la seule forme possible, bien qu'historique et transitoire est la subjectivité).

S'il peut y avoir une modernité de l'épicurisme, elle est dans la tentative de mettre en cohésion ces trois aspects avec la contrainte que cette cohésion ne peut se faire à n'importe quel prix et par n'importe quel moyen, mais porte en elle l'exigence du bonheur. Ce qui implique qu'aucun des trois aspects ne peut être abandonné : le repli dans le jardin d'Epicure n'est plus possible. Il n'y a plus de jardin ! C'est au coeur même de l'histoire, de la socialité, dans le combat et le

collectif - donc au coeur même du dispositif qui nous éparpille - que cette cohésion peut se faire pour produire du bonheur.

La tâche du philosophe d'aujourd'hui est de penser les moyens concrets de la réunion de nos dimensions éparpillées. De les penser pour soi et pour les autres, nécessairement. Et le bonheur que l'on peut vivre aujourd'hui emporte nécessairement en lui la vacherie du monde.

Tous ceux qui viennent à la philosophie depuis un quart de siècle sont confrontés à cette problématique. Tu vois, elle est assez différente des brouilles existentielles des personnages du roman que tu m'as fait lire. Nous sommes aujourd'hui confrontés au problème suivant : le capitalisme nous revend à nous-même en pièces détachées. Ce n'est pas un problème ontologique, cela n'a rien à voir avec la question du solipsisme.

Le problème consiste à trouver les moyens de vivre notre condition moderne : nous sommes les sujets qui permettent à nos marchandises d'être produites également dans l'univers de la représentation. Elles ne peuvent exister sans cette représentation. Si elles ne peuvent exister c'est nous-mêmes qui mourons, car c'est la seule forme d'existence de nos moyens de subsistance. Et c'est notre activité collective et anonyme (il n'y a ici aucun sujet) qui produit ces moyens d'existence. C'est notre activité objective qui produit les sujets que nous sommes comme condition même de la reproduction de cette activité en tant qu'elle a aujourd'hui besoin de spectateurs. Tu me diras peut-être qu'une activité qui pose ses propres conditions est une activité inconditionnée (merci Kant)... mais ici ce n'est pas Dieu qui rend au final l'activité conditionnée mais nos ventres ! Il faut bouffer ! (Tu remarqueras - si ce n'est déjà fait - que pour les philosophes les hommes n'ont pas besoin de bouffer.)

Aujourd'hui le sujet que nous produisons est de plus en plus dénué de fard. Il atteint son "essence" : chacun se réduit de plus en plus à un consommateur. Les plus jeunes que j'écoute sont frappants à cet égard. Ils ne conçoivent pratiquement plus qu'ils puissent se réaliser autrement que par la consommation. C'est nous tous qui produisons ce désastre prévisible dans un monde où la pauvreté s'étend et donc où les possibilités de réaliser par la consommation sont de plus en plus rares pour de plus en plus d'individus. (En étant un peu provoquant, je dirais que la réalisation par la consommation ne me gêne pas. C'est une forme qui en vaut bien une autre et je n'ai pas d'idée préconçue sur ce que doit être le bonheur surtout pour les autres. Par contre, la contradiction - qui n'est contradiction que du point de vue philosophique mais non économique - me fait souffrir dans la mesure où est ce malheur que nécessairement mon bonheur enferme en son sein, donc constitue une limite qu'il me faut tenter d'abolir.)

Vraiment ici on est très loin des problèmes de la philosophie idéaliste (pléonasme ?). Et le problème de la nouvelle génération de philosophes est qu'elle vient après les ravages de la philosophie du soupçon qui ne nous laisse qu'un champ de ruines conceptuelles et l'impossibilité de croire en la philosophie même. Une chose à laquelle il faudra t'habituer si tu poursuis l'étude la philosophie sera de devoir lutter contre la philosophie même, de lui ôter ses droits

et ses prétentions, d'en produire la théorie non-philosophique qui permet de la penser comme activité qui passe son temps à nier sa propre pratique, à se masquer et à ne jamais dire son nom. Exercice extrêmement difficile, je ne te le cache pas. La bonne tête qui parviendra à penser réellement cela sera Le philosophe du XXI siècle. Toi qui penses démesurément à ton avenir et je le devine à ta gloire (allez va, je soupçonne que l'on est tous un peu pareil) ;)... voici une indication sur le chemin.

Pouah ! Philosophe, philosophe et philosophe encore. Casse les os dans ta tête, apprends, écoute lis pense écris. Ne respecte rien, casse tout sur ton passage et rejette toute foi. Invente, crée, construis, critique, insulte, renie, abjure, trompe-toi, commets des erreurs, rature, déchire, doute et doute encore et puis viendra un peu de sérénité, un peu de calme véritable, une ébauche de tranquillité mais pas un endormissement, pas une perte de conscience ni un renoncement.

La philosophie (pas celle des enseignants ni des professeurs) continue son petit bonhomme de chemin sans vraiment se soucier de ces débats franco-français coincés entre l'index barémique, le catalogue de la Camif et la dernière couverture du Nouvel Obs.

Merci. Le travail est une fuite, une façon de ne pas s'ennuyer en attendant la sagesse qui n'est pas autre chose que la résignation à la défaite de sa raison. La boulimie de travail retarde l'échéance.

>ps : le travail est une fuite et l'émervaillement devant le donné (,)
>aussi , c'est quand que c'est pas une fuite?????en fait..

Quand tu as trouvé le moyen d'accepter la dispersion diasporique de ton être en tant que temporalisation contingente de l'Etre.

>« Très vite tu trouveras les enseignants cons et l'enseignement de la philosophie débilant. »
>peut-être c^Oest vrai que les profs sont un peu étranges , des lâches
>avec du bagou mais l^Oenseignement débilant ? ? ? ? ?comprends pas .

Parce que le problème ce ne sont pas les enseignants... ils sont ce qu'ils sont... mais la fonction qu'ils occupent. Et c'est l'enseignement de la philosophie dans

ces conditions actuelles qui est débilitant. Souviens toi que la philosophie ne fait que rationaliser et masquer sous l'universalité la représentation que nos sociétés inégalitaires produisent d'elles-mêmes pour justifier le fait que le plus grand nombre est dépossédé de ses moyens d'existence. Les enseignants sont les porteurs de cette fonction de production et reproduction de la représentation et les enseignants en philosophie de la rationalisation de cette représentation. Il ne faut pas beaucoup de temps pour se rendre compte de la supercherie... beaucoup plus de temps pour arriver à la penser théoriquement, c'est-à-dire pour produire une théorie non philosophique de la philosophie.

>feuillette un peu mes cours et je rêve beaucoup

La rêvasserie est le meilleur système de révision. La philosophie c'est d'abord un rêve... une production imaginaire. Tous les grands philosophes étaient de grands rêveurs. C'est curieux à dire mais les concepts tu les rêves avant de les penser (parfois même tu ne peux que les rêver sans jamais parvenir à les penser). Descartes restait au pieux pour rêvasser jusqu'à 1 heure de l'après-midi. Kant faisait des promenades au cours desquelles il laissait aller son imagination. A quoi rêvait-il ? Qu'il prenait la Bastille avec les parisiens ? Peut-être... Sartre avait fait des expériences à la mescaline... et a été poursuivi toute sa vie par des crabes ! Il y a des passages dans les mémoires de Beauvoir assez drôles à ce sujet. Je crois qu'un jour j'écirai quand même un livre sur Sartre.

>« C'est curieux d'ailleurs, parce que toute la force de la critique
>Hégélienne tient à la dialectique... et que cette dialectique elle-même ne
>vaut pas un clou ! »
>pourquoi est ^Öce que tu affirmes cela ? quelle chance de pouvoir dire d^Òun
>système qu^Òil vaut pas un clou , moi je peux pas ^Å^Åvu que je sais pas

Oh la la ! Pourquoi j'affirme cela ? Ben c'est une longue histoire... qui n'appartient pas à moi seul. C'est aussi la reprise réfléchie d'une longue critique de Hegel. Les étapes (minimales) ont pour nom Marx, Lénine, Adorno, Sartre, Althusser avec tout ce qui leur est rattaché pour les comprendre. Pour résumer en trois mots (mais ça n'a pas beaucoup de sens) : la dialectique de Hegel est idéaliste, universelle, téléologique. Elle propose une théorie de l'Histoire comme totalité expressive où tous les événements de tous les niveaux sont synchrones.

Hypolite, le grand introducteur de Hegel en France, (désolé, je ne me souviens plus de l'orthographe exacte) disait négligemment quelque part dans une préface ou un bouquin sur la phéno, quelque chose de ce goût : la dialectique de Hegel est incompréhensible si l'on comprend pas que le tout est toujours présent. Une négation ne peut être une affirmation que dans la mesure où la négation d'une négation est la suppression de quelque chose qui niait le tout. Tout aussi

"enfantins" que semblent ces propos, ils sont justes... et l'on a beau tortiller Hegel dans tout les sens, on ne peut pas faire que le tout ne soit pas toujours déjà présent.

Bien sûr, cela pose la question de la possibilité de la temporalité dans une telle conception de la dialectique. Mais surtout, et là cela ne concerne plus seulement Hegel mais aussi Marx et Sartre dans une certaine mesure, la dialectique est posée comme une logique de l'être... position qu'il faut absolument et définitivement abandonner (en tout cas que j'ai totalement abandonnée). Il faut en la matière (encore une fois) être spinoziste : le concept de chien n'aboie pas. S'il faut conserver une idée de dialectique (ce que je ne pense pas d'ailleurs), du moins celle-ci doit être scrupuleusement distinguée de l'ontologie. Mais même la forme de la dialectique Hegelienne n'est pas utilisable (je crois qu'Althusser l'a suffisamment montré). Etc., enfin, bref... à force de lui refuser des droits... il ne reste plus rien d'acceptable dans la dialectique de Hegel ni à l'idée même de dialectique. En tout cas, moi j'en suis là (et je ne le regrette pas ;))

>de plus en plus inhibant .il y encore quelques mois , je n'écrivais pas
>autant que maintenant et les problèmes prenaient corps grâce au langage et
>se laissaient résoudre par lui

C'est que tu as fait des progrès en philosophie. Cette guerre contre les mots, c'est la révocation longue et difficile de ce que tu as appris jusqu'à il y a quelques mois. C'est ton éducation (dans tous les sens du terme) que tu es en train de passer par dessus bord. Tu es en train de te dépouiller de la gangue (dont fait partie le sujet ! On y revient !) qui t'entoure et tu vas découvrir progressivement non pas le noyau pur et nettoyé d'un fruit qui serait toi mais au contraire un vide, une absence de noyau. Pour la bonne et simple raison que tu ne te reconnaîtras plus dans ce genre d'image. Exactement comme le changement de regard d'un médecin sur un symptôme fait apparaître une maladie qui n'existait pas auparavant bien qu'elle ait toujours été présente.

Et ce n'est pas une simple tâche que de se débarrasser de la chape de plomb sous laquelle on nous ensevelit depuis nos tendres années. La philosophie c'est une tentative de dé-assujettissement. Le plus difficile à accepter finalement, c'est de se rendre compte à quel point nous sommes assujettit : c'est une perspective terrifiante que beaucoup d'apprentis philosophes refusent. Ils la contournent selon leurs moyens : abandon pur et simple, transformation en notaires du patrimoine philosophique (profs, historiens de la philo), orientation vers des disciplines moins prométhéenne (socio, psycho, science po, etc.)

Et en France, assujettissement est bien fait : beau et noble ! Les lumières, Descartes, la Marseillaise, l'Universel au combat, la République, les Droits de l'Homme et du Citoyen, bref de quoi te plonger pour un millénaire dans le mutisme pour peu que tu oses lever le moindre doigt, formuler le moindre soupçon. Mais derrière tout cela il y a un assujettissement, une interpellation de l'individu en sujet qui l'assigne d'emblée à sa place au sein de la structure sociale

et de son mutisme (à elle cette fois-ci) sur sa part d'ombre : le pouvoir de quelques uns sur le plus grand nombre maquillé en règne de l'Universel.

>Je m'invente et j' en ai honte

A l'époque j'ai aussi connu ça et puis un jour j'ai écrit : je n'ai plus honte, je n'ai plus peur de rougir. Que celui qui veut me condamner me condamne, cela ne me concerne plus.

>je suis ça , antoine , une fille Qui se remplit de poids et Qui te demande
>de l'aider peser ces masses à chaque nouvelle expérience , celle Qui sans
>personne demande tout et tout le monde , celle Qui ne concrétise rien
>^ÀÀÀ.celle Qui n'admettra que d'une oreille le fait que les autres aient déjà
>tout dit avant moi , une puce Qui rêve d'un océan parce - qu ' elle a soif ,
>une fille Qui parle ,Qui parle et Qui te coupera la parole lorsque tu oseras
>un mot

Charmant tableau ! Tu as oublié la montagne qui accouche d'une souris !

Mais c'est bien de s'inventer ! La liberté, c'est ça : s'inventer. Et comment s'inventer au départ (et même après d'ailleurs) autrement qu'en alignant des mots. La marche au concret est longue, sa conquête difficile. C'est pourquoi on ne peut au début que s'inventer, que se produire dans l'imaginaire. Ca a forcément un côté velléitaire, mais ça finira par disparaître quand aura été gommé la partie la plus belle du rêve de Soi. Et c'est bien que ce beau vienne à disparaître (Comme Rimbaud, il faut finir par asseoir la beauté sur ses genoux pour l'injurier et parvenir à étreindre la terre en paysan). La forte sensibilité émotive qui accompagne ces moments là n'est que le signe indicateur de l'effort qu'il faut faire pour ne pas céder à une conduite de fuite : abandonner la position d'un imaginaire qui n'existe qu'étroitement lié au réel pour une position où l'on résout le conflit par un passage de son rapport à soi et au monde sur un plan perpétuellement émotif (passionnel). Ne t'y trompe pas la majorité des gens qui t'entourent vivent très probablement leur vie sous la domination de l'émotion, c'est-à-dire de la magie (c'est en tout cas la position dominante dans nos sociétés modernes). Il faut te souvenir et tenir pour juste que toute détermination est une négation ou comme disait Sartre qu'il n'y a de l'être qu'entouré de néant. Le négatif, le néant c'est la liberté, c'est l'imagination. Imagine-toi, c'est de ce Soi dont tu rêves que tu feras être ce que tu seras lorsque tu seras parvenu à imaginer ce Soi comme l'ensemble synthétique des moyens qui permettent de le réaliser au travers et à partir du réel.

Oui c'est vertigineux tous ces mots qu'on lit et qu'on ne peut pas retenir. Mais sans doute te rendras-tu compte qu'on ne retient pas si peu. On se souvient au moins d'avoir lu ça à tel endroit de tel livre. Et si on ne souvient pas exactement de qu'on a lu, on parvient à se souvenir de la page du livre (un passage en haut d'une page de droite...) Et on ne s'agace de ne pas se souvenir que de ce qui entre en rumination chez nous et donc que de ce qu'on a déjà mémorisé (d'une façon imparfaite parce qu'il est impossible de le redire précisément) sous une forme particulière qui est la nourriture de la réflexion. Alors l'on va relire et relire encore... toujours les mêmes passages parmi des milliers. C'est à ça que sert la lecture : à faire le tri dans toutes ces phrases pour ne retenir que ce qui nous sert.

La mémoire est forcément sélective en philosophie. La réflexion n'est pas un procès d'accumulation à la manière des positivistes qui espèrent tirer un savoir de cette accumulation. Des faits au concept, il y aura toujours cette différence qu'il y a entre 0,999999999999... et 1.

Il faut savoir que le philosophe ne peut pas faire son travail en étant fidèle au texte. Un grand texte de philosophie est un univers clos. En restant fidèle au texte, on ne peut pas sortir de cet espace, donc impossible de critiquer sauf de l'intérieur : au mieux aboutit-on alors au renversement des termes d'une problématique. Mais inverser les termes, ne change rien à une problématique. Il faut sortir du texte, lui être infidèle, le tordre et le faire mentir. Prêter à l'auteur non ce qu'il a dit mais ce qu'il dit à l'intérieur de notre propre problématique.

Pour les amis, le problème est généralement différent . Quand on est jeune et plutôt informel, les points de rencontre sont nombreux tant nos contours sont flous. Puis on se forme chacun à sa façon, les contours se précisent, les mesures communes s'estompent et l'on n'a pas toujours envie de constater que la rencontre n'est plus possible, qu'on n'a plus grand chose à se dire. Alors on évite de se mettre en situation de devoir le reconnaître. (La sagesse commande de se mettre entre parenthèses pour continuer à voir ceux de ses amis qui le resteront.)

Pour le relationnel-tarte-à-la-crème. Qu'est-ce que je voulais dire par là ? Sans doute simplement qu'il faut vivre dans une drôle de société pour que la relation qui est l'essence de toute communauté puisse être extraite et resservie par des "professionnels". Si le "relationnel" est tant à la mode qu'on en colle partout, c'est qu'on atteint des sommets dans l'image faussée que nous produisons de nous-mêmes (collectivement).

La contradiction est forte aujourd'hui entre l'interdépendance, la relation effective et nécessaire et la façon dont nous nous pensons à l'aide des catégories individualiste-libérales. Ce qui est aberrant c'est de penser que

réintroduire la relation à l'aide d'un médiateur (le professionnel = institution, individu, association) puisse aider en quoi que ce soit. C'est tenter de faire vivre la relation dans le même espace (la représentations) que ce qui la nie alors qu'elle existe toujours déjà dans le fonctionnement effectif de la société qui produit cette représentation. C'est négation de la relation dans la conscience que cette société a d'elle-même n'est pas un accident, mais c'est le mode sous laquelle elle existe concrètement et nécessairement aujourd'hui.

Face au malaise, on sort le relationnel et l'on pense que l'on fera des miracles. Mais qu'est-ce qu'on met sous ce nom de relationnel ? C'est quoi le contenu de la relation qu'on établit ? Quelle est sa nécessité ? Rien, du vent, du vide, du nom, de la représentation sans fondement et sans contenu (hormis la dénégation de la négation des relations réelles que nécessairement chaque membre de notre société entretient avec tous).

Rapidement : il n'y a qu'en te coltinant avec un auteur (un de ses grands auteurs) que tu apprendras à penser. En fait, peu importe presque la position de l'auteur, ce qui importe c'est d'y apprendre comment on pense. Il n'y a pas beaucoup de candidats. Les seuls auteurs sont justement ceux que l'on appelle les grands auteurs. Et si on les dit "grands" c'est parce qu'ils sont les seuls à avoir cette rigueur - pas dans le sens de droiture, de justesse - dans leur façon de penser, une sorte d'opiniâtreté, de persévérance qui te surprend toujours et qu'il faut apprendre.

Par exemple, prend Berkeley. Il a produit la pensée idéaliste la plus aberrante qu'il soit possible d'imaginer. Mais il est d'une rigueur totale, d'une logique époustouflante. Ça rendait dingue Diderot ! (Diderot disait qu'on ne pouvait pas démontrer la fausseté de la position de Berkeley. On ne pouvait que la rejeter, lui dire non.) Eh bien Berkeley au final est le seul à avoir produit une philosophie idéaliste qui tienne le coup, parce que la seule qui tient son principe jusqu'au bout, jusque dans ses conséquences les plus radicales.

La philosophie de cet obscur Evêque du XVII (si je ne me trompe pas) a des échos jusque dans les philosophes les plus modernes. Sais-tu que Lénine s'est servi de Berkeley pour démolir les néo-kantiens-néo-marxistes en son temps. Sartre estime encore nécessaire de le combattre dans l'être et le néant et s'appuie sur lui pour dénoncer le manque de courage de Husserl sur l'implication ontologique de l'intuition, etc.

Berkeley est-il un grand auteur ? Oui.

On apprend beaucoup en lisant ce type d'auteur. En les lisant, on les accompagne. On saisit un problème, on se met à penser avec eux, puis on en arrive à anticiper ce qu'ils vont dire et généralement on se trompe. Alors on réfléchit à notre erreur et l'on constate que c'est l'auteur qui a

raison, qu'on a été trop vite, qu'on a mal pensé, qu'on a oublié des déterminations. Puis passé cette étape, on anticipe mieux, et là encore on est surpris. Pour nous la question est réglée, on lit et l'on constate qu'on a pas été jusqu'au bout ; l'auteur lui continue. C'est à ses moments là que l'on apprend ce qu'est penser.

Sont candidats, les auteurs classiques à partir d'Aristote (Platon est vraiment trop primaire et trop coincé dans la problématique de l'un et du multiple) : Aristote, Descartes, Spinoza, Hume, Berkeley, Kant, Hegel, Marx. Ensuite les auteurs modernes c'est plus délicat. Tous les idéalistes (honteux ou non) sont minables et se battent contre des fantômes. Reste quelques matérialistes (honteux ou non). Le seul philosophe qui peut se mesurer aux classiques est Sartre. Ensuite il y a le ténors de la philosophie du soupçon : Foucault et Althusser. Mais l'un et l'autre sont trop bavards, déjà trop pris dans l'univers du spectacle et de la représentation. Il y a tout de même Adorno... peut-être.

Evidemment, c'est un peu schématique et cela ne veut pas dire qu'il n'y a rien chez les autres auteurs (au contraire) mais ce n'est pas chez eux que tu apprendras la rigueur philosophique, c'est-à-dire apprendras à croire en la force des conséquences.

Hume-Kant, c'est excellent parce qu'ils posent le cadre de réflexion de la philosophie, du rapport philosophie-science et d'une théorie de la connaissance. Schématiquement : d'un côté l'empirisme/positivisme de l'autre l'idéalisme/anti-positivisme=il faut un jugement synthétique et l'impossibilité dans laquelle nous sommes d'énoncer une position qui tôt ou tard ne retombe pas d'un côté de la barrière. (même Hegel ! même Marx !) La difficulté de Marx prise sous cet aspect est claire : il est à la fois anti-idéaliste et anti-positiviste. Il ne parvient pas à trouver une position tenable, stable sur les deux fronts.

Le paradoxe ou le comique de l'histoire, c'est que les matérialistes qui devraient trouver en Hume un allier le combattent toujours parce qu'ils ont besoin d'établir que la connaissance est une production de synthèses et se retrouvent du côté de Kant (qu'ils sauvent alors de son idéalisme en appuyant sur l'aspect objectif de celui-ci) et les idéalistes pour combattre cette utilisation de Kant et son embarrassante chose en soi s'appuient sur Hume (ou ses dérivés ou encore l'idée qu'ils se font de Hume) pour refuser au monde une épaisseur et refuser au savoir le droit à connaître cette épaisseur.

Les joies de la philosophie !

J'ai pris ces dernières semaines conscience que je vieillissais. Ce n'est

pas agréable. J'ai des bouffées de nostalgie à tout propos. La moindre narration portant sur ces vingt dernières années me plonge dans un état d'abattement. Tiens, je crois que j'ai une définition - de quoi au juste ? - de la vieillesse ? non, pas encore. De quoi alors ? Peut-être pas une définition, seulement un repère certain dans la vie. Le repère du moment où l'on doit cesser de se dire que l'on est jeune parce que l'on ne peut plus se le dire à soi-même. Voilà, il y a un moment où l'on croit à son âge. A ce moment là, on n'est plus jeune. Jusque-là les années passent et le changement est "administratif". En soi, il ne se passe rien de particulier. Et puis, à un moment, on se dit que l'on a commencé la descente vers la mort. Mais surtout, c'est à ce moment que le film qui nous raconte des histoires sur nous-même se casse et il n'y a pas d'opérateur pour réparer. Il fait noir dans la salle et l'on prend conscience que sans cette histoire que nous nous racontions sur nous-même, eh bien nous sommes un pauvre con comme les autres qui turbine pour gagner sa vie, que le provisoire a étendu son fléau jusqu'au fond de l'avenir et qu'on est personne... le fameux rayon des accessoires de Sartre.

Primitif et trop coincé dans la problématique de l'un et du multiple avais-je écrit. L'un et le multiple, c'est la grande question des philosophes antiques jusqu'à Aristote qui finalement apporte la solution dont l'occident se satisfera pendant 1000 ans. La question de l'un et du multiple, c'est tout bonnement la question de la possibilité du changement et de la possibilité de la connaissance de l'être. La connaissance fixe des déterminations dans un concept, catégorie, idée, etc. Les variantes sont nombreuses mais l'idée toujours la même : on ne peut connaître que ce qui est stable. Comment peut-on avoir une connaissance du monde qui nous entoure et nous est donné par l'expérience, les sens, etc. puisqu'il change en permanence ?

Democrite (dans la lancée de Parménide) avait apporté une sublime réponse en scindant l'Etre-Un en morceaux fixes et connaissables (les atomes) et en composant tout réel avec ces pièces d'Etre. Ainsi le principe parmenidien, seul l'Etre est la voie de la connaissance, était respecté tout en permettant une connaissance du réel toujours en mouvement donc participant du non être en tant qu'il naît et meurt et de l'Etre en tant qu'il est composé/ décomposé d'atomes.

Seul problème... il n'y pas de place pour la liberté chez Democrite et son champ de connaissance est plus la nature que les hommes et la politique. (Il faut attendre Epicure pour que le principe democritéen puisse enfin réellement servir à quelque chose.) Par contre sa leçon n'est pas perdue... la solution de l'aporie connaissance/mouvement doit se trouver dans la référence à quelque chose de fixe dans ce qui bouge. C'est Aristote qui entendra cette leçon (par dessus l'épaule de Platon) et concevra les catégories qui permettront de penser à l'aide de ce principe. Mais c'est qu'Aristote est un homme de science comme Democrite tandis que Platon est un

politique.

Le problème de Platon n'est pas la connaissance en tant que telle, mais la possibilité d'une politique fondée en vérité. Le problème de connaissance (ou sa possibilité) ne l'intéresse que lié à la politique. La mort de Socrate (événement réel/légitime peu importe) traduit ce souci platonicien. Comment Socrate a-t-il pu être condamné ? Comment faire pour que plus jamais aucun Socrate ne soit condamné ? Comment éviter que l'injustice ne se reproduise ? La réponse de Platon est simple et évidente : ceux qui jugent et condamnent doivent connaître le juste.

Epicure disait qu'une philosophie qui ne sert pas à te rendre heureux ne sert à rien.

Schopenhauer dans son petit texte est assez clair sur ce genre de pratique qui consistent à transformer son jugement individuel en universel rationnel. Car tout ce qu'il décrit ne sont en fait que les tours des philosophes. Souviens-toi que tu n'es plus sur le pont du paquebot, mais que tu descends dans la salle des machines et sous les apparences de luxe (la raison et la science) il n'y a que des âmes charbonneuses (passion et politique). Il n'y a pas d'objectivité possible en philosophie en tant que celle-ci serait une prise de position appuyée sur la connaissance absolue des systèmes philosophiques : un pur jugement raisonnable. La philosophie est moins un art de raisonner que l'art de rationaliser ses impuissances et ses passions.

À la lecture de tes mails les plus embarrassés, il faut parfois que je me fasse violence pour me convaincre que ce que tu vis n'épuise pas la vérité de l'expérience philosophique aujourd'hui, que la philosophie est autre chose qu'un exercice d'asservissement, qu'une auto-mutilation des êtres les moins "normalisés" (en quelque sorte la consœur de la psychanalyse).

Te dire oui, de toute façon c'est sans espoir et l'on meurt toujours en chien crevé. Au bout du compte l'on est soit un con soit un salaud et souvent un mélange des deux. Fais de l'art, laisse les mots, les idées, les concepts: désobéit à Dieu, au Surmoi à ton Père aux cieux comme sur terre, prends tes cliques et tes claques et tire-toi loin pendant qu'il en est encore temps. La vie n'a pas de sens et elle n'en aura jamais. Mais puis-je t'écrire cela en toute conviction ? En un sens oui, mais ce serait aussi unilatéral que la rigueur laborieuse dont je te gratifie d'ordinaire.

Oh, il ne faut pas chercher midi à quatorze heures. Il faut comprendre cela au premier degré. Peut-être te souviens-tu de ce que je t'écrivais tout au

début de nos échanges : "il n'y a pas de place pour la philosophie aujourd'hui dans nos sociétés." Constat qui répondait à ton malaise. En quelques mois la situation n'a pas changé. Tenter aujourd'hui une expérience philosophique (ce qui commence toujours par l'apprentissage) est en quelque sorte voué à l'échec. Et par échec je veux dire : impossibilité de trouver sa place (donc aussi une pensée philosophique) dans la société, c'est-à-dire parmi le commerce des hommes. Impossible de nouer des relations sociales sur la base de la philosophie ou, pour parler le langage des philosophes, en tant que philosophe.

La philosophie comme activité a-socialisable ? Dans la mesure où l'on ne peut que s'engager complètement dans cette activité, on ne peut alors se produire que comme être déstructuré socialement, toujours à distance, jamais véritablement engagé en quoi que ce soit, détaché de soi donc du monde à la surface duquel ce soi se forme, existe et vit.

Chaos, incertitude, solipsisme, ne sont-ce pas les seuls résultats de toute entreprise philosophique aussi mineure soit-elle dans le monde contemporain ? Je dois me contraindre - au nom de quoi ? je n'en sais rien - pour te dire "non, il y a autre chose". Répondre "non" à tes doutes pour ne pas sombrer dans une apologie du désastre qui au fond serait l'unique voie du vrai. Répondre "non" pour ne pas tuer immédiatement l'espoir que peut-être quelque chose sortira de toi - parce que tous les paramètres de l'équation ont varié - qui apportera quelque chose que l'on a pas su jusqu'alors dire ou voir. Pour une fois, cesser d'être philosophe et renoncer à croire en la force des conséquences : croire aux miracles !

Mais ce quelque chose d'autre, qu'est-ce qu'il est ? On peut le dire, le raconter, le décrire, l'analyser mais ce n'est que du vent que l'on dit, que l'on raconte, que l'on décrit, que l'on analyse. Du vent et rien d'autre, du rêve hypnotique. Et au final, ce n'est qu'une mauvaise blague que l'on se raconte à soi pour ne pas voir que l'on a passé beaucoup de temps à rien.

"Misérables quotidiennetés" ne pose pas de problème. Je les évoquais parce que tu soulevais la difficulté de la perspective biaisée que produit l'écriture par laquelle on ne dit pas la vérité : en fait, ce qu'on écrit est toujours une région de ce que l'on vit qui occulte les autres régions qui ensemble constituent l'individu qui écrit. De là le sentiment que ce que l'on écrit n'est pas la vérité, et c'est juste. On décrit son malheur, puis l'on se lève de sa chaise pour passer à table, aller au cinéma, ou je ne sais quoi. Le matin on se lève, on se lave, on voit des amis, l'on boit, on écoute de la musique, on s'aime, on se rigole et puis on couche sur le papier notre être qui fuit de toute part. Le papier ne retient que cela : la légèreté de l'être. Mais chacun sait le reste de soi, ce quotidien que rien ne retient et qui pourtant est notre vie. Pourquoi dire "misérables" ? Parce que c'est ainsi que la philosophie les traite. Le discours philosophique est désincarné : un philosophe ne mange pas, ne dort pas, ne baise pas, ne boit

pas et les hommes dont ils parlent ne mangent pas, ne dorment pas, etc. Toutes ces misères, ces contingences du corps, n'appartiennent pas à la sphère philosophique.

Hasard ? Bien sûr que non ! C'est la fonction même de la philosophie (Ah qui un jour aura le courage et la force de produire une théorie non philosophique de la philosophie ?) Le rôle de la philosophie est de produire une représentation rationnelle d'un monde irrationnellement (irrationnellement, c'est un jugement non un fait) fondé sur la négation du corps et de ses besoins (ça par contre c'est un fait).

Avec l'ami qui est venu nous voir récemment, nous reparlions (encore une fois) de tout cela. Et de plus en plus fermement, la certitude que le mouvement ouvrier n'a jamais disposé d'une Politique. Entre un Marx "égaré" par son anti-positivisme dans le piège hégélien et Engels dont le "Testament politique" est affligeant de pauvreté (Engels qui a toujours su être si "riche", être l'âme, le vivant, la matière, l'inspirateur, la joie de l'oeuvre collective), il n'y a eu que Lénine et certains "gauchistes" pour effleurer le problème du manque d'une Politique avec pour résultats une adaptation (pas dénuée d'intérêt) des grands penseurs politiques par Lénine mais à côté du problème majeur et une solution miracle absolument inefficace et quelque peu ridicule proposée par les gauchistes.

Nous sommes loin, très loin du compte et à mon avis pour longtemps. Les civilisations ça meurent... mais ça peut mettre beaucoup de temps.

je suis homme d'intuition, pas de démonstration. Si je reprends le travail philosophique ce sera par le problème que pose (en tout cas à moi) le dernier chapitre du livre I du Capital (le seul publié du vivant de Marx). Je sais que ce chapitre remet profondément en question toutes les lectures que l'on a pu faire du Capital... et au-delà de ces lectures toutes les pratiques politiques que l'on a pu appuyer sur ces lectures.

Ce chapitre est totalement anodin en apparence. Il traite du colonialisme assez superficiellement en quelque sorte puisque son propos est de montrer par l'exemple que sans salarié il n'y a pas de capitalisme possible. Or cela a déjà été expliqué assez largement dans le reste du livre. Pourquoi revenir avec insistance mais sur un mode historico-anecdotique sur cela ? Et surtout pourquoi faire une entorse si importante à la méthode dialectique en plaçant ce chapitre à la fin du livre I consacré à l'analyse des conditions et mécanismes de la production de la plus-value ? Pourquoi ce chapitre maladroitement démonstratif puisque construit sur des observations empiriques ? Il y a bien d'autres chapitres historiques dans le livre I, mais ils sont illustratifs, ils donnent de la chair à ce qui est exposé abstraitement. Celui-ci est bien une démonstration, une sorte de preuve a

posteriori (qui était permise à Descartes pour l'existence de Dieu mais pas à Marx pour les conditions de possibilité du Capital).

Le chapitre a quasiment toujours été négligé ou bien lu dans la lignée des illustrations historiques. Je sais que Rubel qui a dirigé l'édition des Oeuvres de Marx dans la Pléiade résout le problème en imaginant que ce chapitre en quelque sorte insignifiant a été placé là par Marx pour tromper la censure. Explication absolument ridicule. Je crois que Rubel n'a même pas pris la peine d'éditer le chapitre ou l'a placé ailleurs dans le livre (il faudrait que je vérifie).

Alors quoi ? Alors ceci : c'est tout le statut épistémologique du Capital qui joue son destin sur ce chapitre. Le Capital donne-t-il une connaissance du Capitalisme ou non ? Si ce chapitre est bien une démonstration a posteriori, le Capital ne donne pas une connaissance du Capitalisme mais apporte seulement certains concepts pour la production d'une connaissance du capitalisme.

Nuance pour universitaire ? Sûrement pas ! L'échec du mouvement ouvrier est inscrit dans cette nuance car d'un côté l'on dispose d'une théorie politique et de l'autre côté l'on ne dispose de rien.

Petit paradoxe amusant : tout le livre I dit qu'il faut supprimer le capitalisme pour supprimer le salariat, le dernier chapitre dit qu'il faut supprimer le salariat pour supprimer le capitalisme (voilà qui arrange sacrément mon épicurisme !). C'est un peu comme si un ouvrage d'Hegel se terminait par un chapitre de Kant !

Rares sont ceux que j'ai connus qui ne faisaient pas leur dissertation au dernier moment avec quelques idées qui venaient sur le coup au moment d'écrire parce qu'il le fallait bien (et j'étais comme eux... certaines achevées tard dans la nuit avant le matin où il fallait la rendre !) Je ne sais pas pourquoi il en est ainsi, mais d'une façon générale ce rapport au travail demeure bien souvent même lorsque l'on n'est plus étudiant. Bien sûr lorsque l'on travaille, les raisons sont souvent la surcharge de travail qui oblige à jongler de façon limite avec les délais, mais pas uniquement. Disons que c'est fréquemment une excuse pour masquer d'autres raisons. La plus probable est la difficulté que l'on a à se faire violence, à se soumettre aux contraintes du travail. Pour faire freudien : le principe de réalité a du mal à imposer sa loi au principe de plaisir.

Et je crois que cette difficulté est d'autant plus grande que la finalité du travail nous est plus extérieur. C'est d'ailleurs un bon révélateur de ce que nous projetons d'être loin de l'imagerie que nous avons de nous-mêmes. D'où l'intérêt des dates limites, des dead lines sans lesquelles beaucoup de projets n'aboutiraient jamais, bon nombre de choses ne seraient jamais écrites. Les dates limites sont comme les réveille-matin : des objectiveurs

de volonté. En représentant et extériorisant la contrainte elles suppriment le besoin de servitude volontaire : elles abolissent la liberté donc la nécessité de soutenir de ses seules forces la finalité. Elles réintègrent le travail à fournir comme une nécessité du monde indépendante de la volonté individuelle. Plus de liberté, plus de finalité donc plus de sens à donner : tout cela est pris en charge par le monde extérieur qui fait alors fonctionner l'individu comme un rouage dont l'importance, le rôle et la signification sont donnés par le tout social auquel il appartient.

Les mécanismes qui font que cela fonctionne sont complexes car s'il y a transfert de la volonté de l'intérieur vers l'extérieur, ce transfert selon les termes même de la problématique ne peut prendre sa source qu'à l'intérieur. Si l'on en reste là, on s'achemine vers une solution à la Sartre (première sauce : Etre et Néant) avec la théorie de la mauvaise foi. Théorie largement insuffisante, même si elle est plaisante et simple... Solution plus complexe : dans la date limite, c'est l'extérieur qui reprend ses billes à sa création : l'intérieur, au moment où celui-ci tend à lui échapper ou tend à ne pas accomplir ce pour quoi il a été créé.

On pourrait dire aussi, que les dates limites, les réveille-matin sont les représentants du chef posés sur la table de nuit ou dans les agendas...

Il faut lire Heidegger, le lire vraiment quitte à y passer des semaines et des mois pour bien comprendre ce qu'est une pensée de nazi. Ensuite suivre à la trace cette pensée dans les productions de l'intelligentsia française la plus honorable et la plus respectée. Heidegger a été la perte de la philosophie moderne française. Quand tu penses que Char invitait Heidegger à des séminaires en Provence vers la fin des années 60 en compagnie de Foucault, Derrida, Blanchot (?), et bien d'autres. Bien sûr il y eu ceux qui protestèrent Sartre d'abord (dès la fin de la guerre), puis début des années 60 J.-P. Faye (J'ai d'ailleurs eu quelques séminaires de D.E.A. avec lui tout à fait par hasard), Bourdieu aussi.

Derrida de son côté a bien dû à un moment (milieu des années 80) s'interroger sur les origines de sa pensée : Blanchot militant de l'extrême droite maurrassienne avant guerre, Heidegger philosophe nazi (et ne t'en laisse jamais conter là dessus. Même si celui qui te dit le contraire est mille fois plus érudit que toi, même si tu n'as pas les arguments pour le montrer : l'heideggerisme est une pensée profondément inhumaine, anti-démocratique, anti-sociale, anti-rationnelle (la raison comme vecteur de la transmission du savoir, de sa discussion et de sa critique). Ce qui condamne la pensée d'Heidegger, ce n'est pas son adhésion au parti nazi du début à la fin, c'est le point nodal qu'elle constitue avec ce qui s'incarnera historiquement sous la forme du nazisme mais qu'elle précède et pire qu'elle continue. L'anti-rationalisme de Heidegger porte en lui une autre rationalité, celle justement qui pendant douze ans permettra au régime nazi de commettre les crimes les plus abominables.

Derrida, introduit aux Etats-Unis aux débuts des années 70, continue à servir de fournisseur de concepts (isolés et mal compris) à de nombreux mouvements revendicatifs (notamment les féministes, les homosexuels). En dogmatissant (et dénaturant profondément) l'entreprise de la déconstruction, sans prendre garde à l'origine douteuse des concepts, ils produisent cette monstruosité sociale qui est en train de naître sous nos yeux : une société complètement fascisante à l'exact opposé de l'idéal démocratique et rationnel des Lumières. Refoulement complet du désir, de la sexualité et des besoins que les individus se créent socialement pour enraciner toute légitimité dans le "naturel" et l'"essence", l'"origine". (On retombe ici sur le mouvement de la pensée Heideggerienne, son ressort). Quand la communauté homosexuelle fait un lobbying forcené pour que l'on découvre un gène de l'homosexualité de manière à pouvoir inscrire un droit, on est en pleine pensée fasciste.

Tiens, au jeu des prophéties pour le prochain siècle : le peuple qui causera le plus de torts à l'humanité sera celui qui ne porte plus de nom (depuis l'introduction du politiquement correct) : le peuple des Etats-Unis (que l'on appelait, avant le début de leur folie furieuse, les américains). Ils ont commencé par supprimer leur nom, puis ils continuent à se produire comme monstres de plus en plus monstrueux touchant au principe le plus essentiel : le désir et le plaisir sexuel. Ceux qui seront massivement aux commandes du pays dans 30 ou 40 ans seront des fous dont le développement intellectuel, sensuel, affectif aura été rendu impossible.

Non. La monstruosité dont je parle n'a rien à voir avec le travail. C'est ce que la philosophie m'a fait devenir qui est monstrueux... mais il faudrait que je prenne le temps de m'en expliquer. Tu pourrais lire Sartre aussi sur la question qui évoque ce qu'est cette monstruosité en ce qui le concerne... mais ma mémoire me fait défaut. Où est-ce ? Merde merde merde je ne parviens plus à m'en souvenir. Matérialisme et Révolution ? Je ne crois pas... Ah oui, dans Plaidoyer pour les intellectuels, le chapitre dans lequel il parle des intellectuels organiques (notion héritée de Gramsci) à la classe ouvrière. Ce qui ne me dispense pas un jour d'exposer ma monstruosité personnelle.

Pourquoi vaseux ? La phénoménologie est une étape importante dans l'histoire de la philosophie. (Mais il faut dire que pour moi la phénoménologie commence avec Husserl et se termine avec Husserl et un peu le Sartre du début.) C'est vrai que je n'ai jamais apprécié pas mal de choses placées sous la rubrique phénoménologie et qu'il conviendrait mieux de placer sous la rubrique subjectivisme.

Comme il fut dit à Lacan en 68 par boutade dans le grand amphi de la

Sorbonne alors qu'il dissertait sur les structures, le verrouillage de la société et du sujet par les structures : "les structures sont dans la rue !" (je ne suis pas très fidèle à l'anecdote... mais elle est de ce goût là).

Que veux-tu, en bon épicurien je suis profondément attaché au sujet quand bien même je sais qu'il est une illusion, rattaché à des conditionnements, qu'il est une production idéologique. Mais il faut rester prudent et des phrases comme :

"L'Homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine. Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues, si par quelque événement dont nous pouvons tout au plus pressentir la possibilité, mais dont nous ne connaissons pour l'instant encore ni la forme ni la promesse, elles basculaient, comme le fit au tournant du XVIII^e siècle le sol de la pensée classique, - alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable."

Ce sont les dernières phrases des Mots et des choses de Foucault. Malgré le bien que je pense de son travail, je ne peux m'empêcher de frémir en lisant cela. Que prédit-il, quel espoir nourrit-il ? Remplace Homme par humanité - celle que nous connaissons aujourd'hui (oui elle est pourrie, pleine d'ordures, de criminels, de cupides ; notre subjectivité nous encombre, le contrat social est une fable, la liberté et les droits de l'homme des concepts idéologiques pour permettre au capitalisme de se reproduire (on peut tout faire avec des baïonnettes sauf s'asseoir dessus - qui disait ça ? Seyes ? - et il a donc fallu raffiner, etc.), alors remplace Homme par toi et dis-moi si tu as vraiment envie de t'effacer comme un visage de sable, comme une impression fugace tracée au doigt sur la plage et balayée par le vent. Je lis cela et je pense aux peuples décimés, massacrés, aux individus en exil, errants, crevants, aux réfugiés rejetés de toute part... ce n'est rien, ce ne sont que des visages de sable qui s'effacent sur la plage.

On ne forge pas facilement un anti-marxisme. Oui chez Marx il y a des structures, oui le sujet est idéologique, mais il y a l'histoire aussi : le passé a un sens, le présent n'est pas dû au hasard et le futur est à inventer. Les dispositions apparues au XVIII^e siècle ne sont pas le surgissement d'une épistémè sans lien et sans diachronie avec l'âge classique : c'est la bourgeoisie des villes, industrielle et financière qui prend le pouvoir, cette bourgeoisie forte des forces de production qu'elle possède qui met à bas le féodalisme et la pensée de l'âge classique qui va avec. Tout cela a un sens et un sens humain.

C'est là que l'intelligentsia française sombre : pour échapper à Marx elle se jette dans les bras de Heidegger sans prendre garde que l'anti-humanisme privé de l'histoire et du matérialisme est tout simplement le nazisme.

"Voilà ce qu'on nomme philosophie. Et en particulier, ce qui est mis sur le marché aujourd'hui comme philosophie du national-socialisme, et qui n'a rien

à voir avec la vérité interne et la grandeur de ce mouvement (c'est-à-dire avec la rencontre, la correspondance, entre la technique déterminée planétairement et l'homme moderne) fait sa pêche dans les valeurs et les eaux troubles de ces "valeurs" et de ces "totalités".

C'est la fin de l'avant dernier paragraphe de l'Introduction à la métaphysique d'Heidegger où le bonhomme revendique, au fond, le statut de penseur officiel du régime. Ces valeurs (les guillemets sont de Heidegger) ces totalités, c'est au final ce qui nous constitue comme sujet (qui dit bonjour, au revoir, merci. Qui ne tue pas systématiquement la personne qui ne partage pas son point de vue ou lui refuse quelque chose, qui attend qu'on respecte un peu ses droits lors d'un jugement, qui pense que malgré tout la raison est le critérium permettant de juger d'une proposition et la base de la communication publique). Oui ça ne marche pas complètement et ça ne marchera jamais complètement parce que cela n'est que la conscience de soi d'une époque qui doit perpétuellement reproduire le miracle de nier ce qu'elle est. Mais je dis que cela vaut mieux que la barbarie et la dictature des savants technocrates qui savent ce que sont les "vraies" valeurs et n'admettent pas qu'on les discute.

Et cela passe dans les "structuralistes" ou ("structuralisants" vaudrait-il mieux dire) tardifs (Saussure ou Levi-Strauss sont hors cause bien sûr). Barthes est à part...

Et le visage de Foucault c'est un peu les "valeurs" de Heidegger...

Un jour je prendrai le temps d'expliquer. Mais la monstruosité c'est le genre de situation décrite plus haut : un révolutionnaire qui défend l'idéologie bourgeoise, un anti-humaniste théorique (comme disait Althusser) qui défend le sujet en sachant que le sujet est le pivot de l'assujettissement, la lanterne magique où peut se jouer la grande farce du monde à l'envers qui y paraît à l'endroit.

Tu sais pour cette histoire de beaux paysages, je pense que c'est lié au bruit et à l'âge. Je me souviens parfaitement avoir eu des réactions du même type que toi face au "beau sur commande". J'associais cela à la facilité, au prémaché qui collait si bien au monde moderne. Applaudissez, c'est beau ! L'acceptation de ce beau était comme une abdication de sa volonté qui trouvait ses corrélats ou ses échos dans l'abandon de se produire soi pour suivre les chemins déjà tracés par d'autres de ce que serait sa vie. Accepter ce beau était renoncer à sa liberté, se dire que la vie était facile et qu'il ne fallait pas trop se poser de questions.

A l'époque, j'ai toujours refusé de mettre les pieds dans un pays comme la Grèce justement. On me disait viens, il y fait bon et c'est beau. Et je

pensais ta beauté archi-conventionnelle tu peux te la mettre où je pense. La beauté était ailleurs, dans les traces de l'Histoire laissées ça et là dans les villes. En quoi la nature pouvait-elle être belle ? La beauté est fruit de la création, la nature fruit du hasard sans volonté.

Aujourd'hui, j'aime un "beau" paysage parce qu'il me repose des hommes. Il me rend paisible, m'éloigne de l'Histoire et des défaites. Mon plaisir d'ailleurs est moins esthétique que sensuel : un repos du corps et de l'âme, quelque chose qui doit s'approcher de l'ataraxie d'Epicure.

Les paysages de campagnes sont différents. Ils appartiennent à l'Histoire, à la production - donc aussi portent en eux les travers de l'époque durant laquelle ils sont produits - et portent un sens : l'arrachement de l'Homme à sa contingence.

Dans ton dernier message, tu me parlais en effet des brides d'informations que tu allais glaner chez ton père sur le marxisme. En fait Marx est loin d'être un génie (mais il est vrai qu'il est courant de le dire - et je le dis aussi lorsque je ne veux pas me compliquer l'existence où que le niveau de discussion n'a pas vraiment besoin de subtilité qui ne concerne que trois spécialistes), cependant il est loin d'être un génie. C'est un immense penseur - peut-être le plus immense des penseurs que je connaisse - mais qui a échoué profondément et radicalement dans son projet. Cela n'a rien à voir avec le destinée historique des systèmes politiques inspirés du marxisme, non cela a à voir avec Marx lui-même, une sorte d'histoire entre lui et lui où plutôt en lui, Engels et eux deux. Cela a à voir avec la bonne vieille philosophie, avec la querelle Hume - Kant, Feuerbach - Hegel dans une certaine mesure, querelle qui n'est que la continuation de celle de Hume et Kant et qui est tout bonnement la querelle de la réflexion philosophique. Engels qui en matière de "génie" n'avait rien à envier à Marx mais qui de plus était bien plus sympathique, avait résumé cela à l'époque en une idée simple - et inacceptable par les philosophes - que l'histoire de la philosophie se résumait à une querelle entre le matérialisme et l'idéalisme. Thèse fort brutale et simpliste mais qui pointait au-delà des subtilités philosophiques l'essentiel de la tâche des philosophes à venir : mettre fin à la querelle ou plutôt comme cette querelle stérile était le pain quotidien et essentiel à la philosophie, quitter la philosophie pour établir un autre type de discours : celui de la science de l'Histoire et de la société. Et c'est là que le projet va échouer : Ni Marx ni Engels ne parviendront à établir un discours qui ne retombe pas d'une manière ou d'une autre dans la querelle et y prête flanc.

Pourquoi ? Parce que pour produire une science il faut une théorie, que cette théorie prend sa source dans l'héritage philosophique et se retrouve coincée entre Kant et Hume. OK, notre théorie est matérialiste, disent-ils. Mais le matérialiste c'est Kant ou c'est Hume ? Ben, euh c'est un peu les deux pour les deux. Bon ben c'est pas grave, on va prendre ce qui est

matérialiste chez chacun des deux et éliminer ce qui est idéaliste. Et plouf, plouf... ça ne marche pas. La réflexion de Kant est aussi cohérente que celle de Hume et réciproquement. On ne peut pas soustraire un élément d'une théorie pour le mélanger avec un élément d'une autre théorie. (Cette réflexion, c'est le travail d'Althusser.) Un élément n'existe pas indépendamment du tout qui lui donne son sens. Si tu prends un élément, tu prends le tout avec lui et si tu mélanges deux éléments de provenance antinomique tu as un système instable et tu te retrouves toujours sous la dominance d'un élément donc aussi sous la domination de ce que tu avais voulu éliminer du tout auquel appartenait cet élément. (Evidemment Marx et Engels n'ont pas procédé ainsi en faisant leur marché chez les uns et les autres, mais le problème de leur matérialisme est bien symbolisé par les deux positions de Hume et Kant). Donc échec parce qu'il a bien fallu réinjecter de "l'a priori synthétique" pour lutter contre l'empirisme et a contrario du positivisme pour contre-balancer l'idéalisme inhérent à l'apriorisme tout cela étroitement circonscrit dans la bataille contre Hegel. Le procès verbal de cette gigantesque réflexion qui dure 50 ans s'appelle les oeuvres de Marx et Engels qui au final perdront leur objet de vue parce que masqué par cette fameuse science de l'Histoire : une théorie de l'action politique : "Jusqu'à nos jours, les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, mais ce qui importe c'est de le changer." (La fameuse onzième thèse sur Feuerbach à propos de laquelle on a imprimé des milliers de volumes. Les thèses sur Feuerbach sont de brèves notes de Marx jeune qui marquent en quelque sorte son point de départ. Et 50 ans plus tard, dans ce qu'il est convenu d'appeler le testament d'Engels (Marx est alors mort depuis quelques années mais il aurait pu écrire la même chose), Engels énonce la stratégie que doit adopter le mouvement ouvrier allemand - à cette époque le plus structuré et vraiment puissant : ouvriers laissez tomber les barricades, les fusils et les batailles ; tous aux urnes, le vote va tout régler et la victoire est au bout du bulletin. Fallait-il tant d'efforts, d'intelligence, de souffrances, de privation pour en arriver là ? Engels mourra peu après laissant le mouvement ouvrier avec les oeuvres théoriques les plus extraordinaires qui ont jamais été produites, les études de la réalité les plus pertinentes qui soient, et un grand vide : pas de théorie politique.

Et c'est absence de théorie politique est étroitement lié à la réintroduction de l'a priori synthétique qui ici ne serait que l'un des moments d'une dialectique cognitive qui se veut matérialiste mais qui sera toujours plombé par l'idéalisme propre à l'apriorisme et qui pour finir reconduira à l'idéalisme hégélien auquel ils voulaient échapper. Alors pourquoi pas de théorie politique ? Simplement parce qu'il n'en n'est nul besoin. Si la dialectique est essentiellement une méthode de connaissance (un peu moins chez Engels qui a plus tenté d'en faire une "loi" de l'univers dans des écrits absolument fabuleux), cette méthode de connaissance qui colle (ou tente de coller) avec la logique concrète de l'objet (et même si Marx et Engels sont avertis que le concept de chien n'aboie pas) laissera exploser sa charge idéaliste au coeur même de la connaissance du réel qu'elle va produire, s'infiltrant dans l'objet lui-même. Pas besoin de

théorie politique pour mettre à bas le capitalisme pour la bonne raison que le capitalisme se met jour après jour à bas tout seul et qu'il n'y a qu'à attendre. (A titre d'anecdote : en 68 le PCF était toujours sur cette position, d'où sa réticence à intervenir : lui était prêt mais pas l'Histoire, il fallait donc attendre et ces jeunes qui tentaient de brusquer l'Histoire étaient des gauchistes dangereux qui risquaient de provoquer un ralentissement de l'Histoire qui est si susceptible. Contrairement à ce qu'il est plaisant de penser, les communistes français vilains staliniens qui sabotent la révolution ne sont en fait - en l'occurrence et sur ce coup là, parce que staliniens ils le furent et pas qu'un peu - que de bons marxistes qui attendent le rendez-vous de l'Histoire et savent que ce n'est pas en ce mois de mai 68. Ce qu'ils ne savent pas par contre, c'est que le rendez-vous avec l'Histoire ne pourra jamais avoir lieu.)

Pour moi, il est clair qu'aucune réflexion aujourd'hui ne peut avoir de valeur si elle n'a pas à un moment ou un autre suivi intimement le cheminement de ces oeuvres. Comme par ailleurs, l'oeuvre de Marx et Engels est illisible, ça laisse peu de candidat en lice pouvant prétendre produire une réflexion valide.

Tiens à propos du concept de nature (concept radicalement douteux) et de cerisier japonais. Connais-tu l'anecdote de la réplique de Hegel à je ne sais plus quel romantique (zut ma mémoire... ben pour l'aggreg ça serait râpé), Holderlin ? non je ne crois pas, qui s'émerveillait de la beauté de la nature, de son génie naturel, en admirant un cerisier en fleur ? Hegel lui rappela gentiment, que si un quelconque jardinier n'était pas venu planter un cerisier provenant d'Asie dans son jardin, la géniale nature n'aurait fait pousser qu'un vulgaire platane (peut-être un marronnier, enfin je ne sais plus très bien, peut-être que c'est plutôt rien du tout ?) dans son petit coin de Germanie. On ne peut rien penser à l'aide du concept de nature. Sur la critique du concept de nature, Hegel est imparable et incontournable.

Tu remarqueras probablement souvent que les personnes sont désarçonnées si face à leur opposition nature/non naturel (sous-entendu : artificiel, humain, travail, modification de la nature par l'homme) tu leur fais réciter ce syllogisme : Tout ce que la nature produit est naturel. (oui ou non : oui) L'Homme appartient à la nature (oui ou non : oui) Donc tout ce que fait l'homme est naturel (oui ou non : et là ça bloque... ben non, enfin, c'est pas ça c'est plus compliqué, etc.) Oui c'est juste c'est plus compliqué parce que pour penser effectivement la production de l'homme et ses contre-finalité ou aberrations, il faut totalement abandonner ce concept de nature pour commencer à penser à l'aide de catégories radicalement différentes comme histoire, production, pouvoir, savoir, etc.

> décoder la phrase que je trouve énigmatique : « la valeur du parler »
> qu'est-ce que cela signifie au juste ?

Ca signifie dans un premier temps que j'ai eu la flemme sur le coup de formuler cela d'une façon correcte et j'ai choisi la voie de la facilité en substantifiant le verbe "à l'allemande" comme les mauvais philosophes !

Qu'est-ce que ça signifie au juste ? Sans doute me demandé-je à quoi cela sert d'aligner tous ces mots (pas spécialement ceux que nous échangeons l'un et l'autre), de parler autant, d'écrire, de discuter, de faire l'effort de produire une pensée logique sur une situation, d'en tirer les conclusions sur l'action à tenir, penser les conséquences.

A quoi bon, puisque les individus ne peuvent faire autrement que vivre dans la passion d'eux-mêmes. A quoi bon parler puisqu'au final personne ne fait ce qu'il dit et ne dit ce qu'il fait.

Parler, échanger, communiquer pour déterminer une action commune (quel que soit le niveau de cette communauté) exige des individus libres, ce qui donne aux activités de paroles des airs sérieux de robinsonnade. Convaincre, contraindre, punir, récompenser pourraient bien être les seules catégories valides sous lesquelles placer le dialogue avec autrui.

Les sophistes ont toujours été plus convaincants que Platon... non pas parce qu'ils dévoyaient l'usage de la parole, mais parce que le logos est une foutaise, la transparence de la raison un mythe et la démocratie fondée sur le vrai et le savoir une imposture.

J'ai de plus en plus souvent envie de dire "Fermez-la, c'est comme ça et puis c'est tout." Et pourtant il faut continuer à perdre son temps et son énergie à jouer la mascarade du dialogue duquel sortira une solution alors que celle-ci est déjà décidée.

Et c'est vrai que cette lassitude du mot ressurgit lorsqu'il s'agit de t'écrire. A quoi cela rime-t-il ? A quoi cela sert-il ? Inévitablement notre échange devrait se ranger sous ces quatre catégories : convaincre, contraindre, punir, récompenser.

Alors lesquelles ? Et pourquoi jouer ce jeu alors que rien nous y contraint ? De quoi chacun voulons-nous convaincre l'autre ? Le contraindre, le punir le récompenser ? Jeu de séduction ? Séduire n'est qu'une variation de convaincre.

Y aurait-il une autre catégorie comme partager le savoir ? Oui ? il faut bien se raccrocher aux perches que nous nous tendons pour prendre la tangente et éviter les questions désagréables. Après tout, nous sommes encore ici, au moment même de cet inventaire, sous la tutelle des catégories qu'il énumère.

Il existe des études passionnantes sur la cartographie. Je regrette de n'avoir jamais eu le temps de les lire. Mais les cartes sont les livres ouverts de la conscience de soi d'une société ou d'un secteur de celle-ci. Et ce paradoxe troublant : plus une carte est précise plus elle est erronée. Une carte est un objet profondément intéressant, parce que la cartographie est une sorte de paradigme pour toute activité gnoséologique. Une carte ne trace pas que des lieux géographiques, mais des espaces de pouvoir politique, économique, idéologique, scientifique. Il y a un lien étroit entre le problème astrophysique de la circonférence de la Terre, la division des individus en "race" (cette notion d'éleveur comme disait Lévi-Strauss) et une carte géographique.

- > en fait, moi ce qui m'intéresse c'est l'interaction entre les paysages et
- > le sens qui surgit de la composition et qui est le principe même de la
- > composition, c'est à dire tous les signes qui se manifestent et notamment
- > les symboles qui s'y greffent,
- > Pourquoi fait-on parler la nature et surtout comment, plus
- > j'avance dans le temps plus je me méfie du concept de nature, et de sa
- > charge de culpabilisation,

C'est un ensemble structuré d'une grande complexité mais qui est toujours une création, une production. En soi, la composition d'un paysage ne se distingue en rien du dévoilement de l'être opéré par chacun à chaque instant. Les structures du dévoilement sont les mêmes. Ce qui change (parfois) c'est la situation de l'individu qui va le conduire à dévoiler sous un autre registre conduisant à l'objectivation de sa situation. En tout cas, c'est ainsi que je vois les choses. De fait, ce n'est pas la nature que l'on va faire parler, dans le cas que tu rapportes, mais le concept de nature. Mais pas exclusivement puisque l'on fait aussi parler le concept de vacances, le retrait du rapport d'ustensilité au monde, puis le rêve de soi (toujours ce rêve...) - mouvement d'abstraction. Dans ce dévoilement qu'est la contemplation du paysage peut se lire ce que l'on met sous ces concepts, les signes pointant et indiquant au travers de la représentation vers la garantie que ce que l'on voit est bien ce que l'on veut regarder : ces signes participent de l'objectivation du spectacle. (Comme les gouttes de sueur sur le visage de Johnny Hallyday lorsqu'il chante parce qu'il se donne "à fond". Les gouttes sont les signes qui garantissent et objectivent cette authenticité. [Je crois que l'exemple vient des mythologies de Barthes... mais je n'en suis plus très certain.])

Dans le paysage, c'est la même chose. Chacun dévoilant l'être pour pouvoir y lire dans une représentation qui n'est autre que le réel sa conception, par exemple ici, d'une nature belle, idyllique, non dénaturée, de repos, de vacances, etc.

Attention toutefois, car si tu isolas ce mouvement tu risques fort de te retrouver dans un pétrin idéaliste dont tu auras du mal à te sortir. Cette

constitution du réel par une conscience contemplatrice n'est pas l'acte d'une conscience indéterminée voire libre. La conscience si elle produit bien le dévoilement n'en n'a pas les clefs. Cette conscience est celle d'un sujet largement déterminé, inséré dans des relations sociales (l'ensemble des rapports sociaux qui le déterminent comme disait Marx...), qui en faisant parler les concepts dans le dévoilement fait parler son rapport particulier à des concepts dont la signification ne lui appartiennent pas. L'individu se fait autant voler par l'époque sa pensée en regardant un paysage qu'en produisant une réflexion quelconque.

En quelque sorte, une analyse structurale d'un paysage te renverrait à la constitution de la conscience contemplante par le paysage, c'est-à-dire le mouvement inverse de ce qui semblait être le mouvement initial.

Quand tu te dis que quelque chose cloche lorsque ton amie supprime l'usine du paysage, tu as raison de tiquer. Mais ce n'est pas elle qui supprime l'usine... c'est le réel fantasmagorique dans lequel nous vivons qui l'efface de lui-même. C'est lui qui nous conduit à le dévoiler sans l'usine. Pourquoi ? C'est là que l'analyse devient intéressante... et c'est là que je m'arrête parce que je n'en ai pas une idée précise. (Qu'est-ce que c'est que notre société où il y a un temps pour les loisirs, une société où il y a des retraites (formidable acquis social... mais extraordinaire échec existentiel, désaveu complet de notre mode de vie sociale.))

Non, tu as raison. Par bien des côtés le concept d'Histoire est aussi douteux que celui de nature. Son usage devient aussi douteux dès que tu fais fonctionner ce concept indicateur pour lui même en oubliant ce qu'il indique. Il devient aussi douteux à partir du moment où tu le fais fonctionner à la Hegel : un mouvement autogénéré qui produit sa propre réalité tendu vers réconciliation avec lui-même. Le grand risque avec le concept d'Histoire c'est d'y inclure une téléologie.

Pour ma part, à son plus grand niveau d'extension, le concept d'Histoire renvoie à l'activité collective et anonyme des individus produisant un mouvement non téléologique.

Je ne sais pas si le débat est encore très passionné. Je ne suis même pas très certain qu'il y ait véritablement un débat. Il y a encore quelques individus qui discutent, mais au-delà d'eux le sujet est clos. Plutôt que de glaner çà et là, il est sans doute préférable d'aller directement lire Marx dans le texte. Il faut une heure pour lire le Manifeste sans se presser. (Le Manifeste, ce texte admirable où tout est faux parce que tout y est à l'envers [cette analyse se trouve dans les écrits d'Althusser publiés posthumément].) Et combien de fois n'ai-je pas pensé que les oeuvres de Marx

& Engels - près de quarante années d'effort théorique - sont un long détours pour aller du Manifeste au Manifeste.

> d'où le quiproquo sur la position d'Althusser avec le mouvement
> structuraliste? , d'ailleurs j'aborde aussi la problématique de

Eh bien ça dépend comment tu prends les choses... ou le quiproquo. Althusser, à son corps défendant, a été souvent rattaché à la mouvance structuraliste qui avait véritablement le vent en poupe au moment où il commence à intervenir dans le champ théorique. Il est clair que ses premières analyses (Lire le Capital) pouvait facilement être rattachée à cette mouvance et l'ont été parce que ça simplifiait la vie de tout le monde. Il les qualifiera lui-même plus tard de d'analyses affectées de théoricisme, ce qui ne résout rien. Le vrai problème est lié à l'hypertrophie de l'idéologie dans Lire le Capital, jusqu'à en faire une instance quasi-autonome sans temporalité (donc sans histoire. Althusser a beau ressasser la lettre de Marx : "l'idéologie n'a pas d'histoire") qui appartient à toute société et dont on ne peut se séparer. Or l'idéologie c'est précisément l'obscurité au sein du monde social, l'ensemble des représentations que l'individu a de son rapport aux moyens de production de son existence matérielle. Représentations toujours nécessairement inadéquates. Ce qui rend d'un certain point de vue la révolution à la fois impossible et inutile. A ce moment la participation de la pensée althussérienne à la mouvance structuraliste est assez nette. Son travail comportera toujours une trace de la rectification de cette position de départ qu'Althusser reconnaît vite comme non acceptable mais aura du mal à abandonner. (Cette quasi-autonomie de l'idéologie, c'est aussi la quasi-autonomie de l'activité théorique par rapport à la politique. Or Althusser y est forcément attaché puisque seule cette autonomie peut lui permettre de continuer de travailler à l'intérieur même du PCF qui lui demande sans cesse des comptes. Pour Althusser, le stalinisme, la sclérose, l'échec des PC sont intimement liés à l'abandon d'une vraie recherche théorique en leur sein.)

Mais en fait, ce qui est peut être important, c'est de comprendre qu'il n'y a jamais eu de quiproquo. Le quiproquo laisse supposer qu'il y a eu un malentendu dans l'espace théorique qui serait gouverné par la bonne foi, la science et le souci du vrai. Il n'en n'est rien, cet espace est un champ de bataille. Le structuralisme était le cheval de bataille anti-marxiste par excellence (et ici peu importe les nuances, les qualités des écrits de tel ou tel autre). Rattacher Althusser, membre du PCF, au mouvement structuraliste était une aubaine qu'il ne fallait pas manquer. Sous la finesse et la subtilité des arguments se cache une question de légitimité et de pouvoir (mais tout comme sous l'intervention d'Althusser dans le champ théorique marxiste se dissimule des questions de légitimité et de pouvoir au sein même du mouvement ouvrier). Double mouvement contre le marxisme : ramener le marxisme à une sorte d'humanisme (toute la bataille sur les

oeuvres de jeunesse de Marx menée par des marxistes "rénovateurs" ou "révisionnistes") et de l'autre disqualification du sujet et de l'humanisme en reléguant l'activité à une fonction (c'est le soubassement nécessaire à la contestation du concept d'Histoire au profit d'une juxtaposition des espaces-temps autonomes impliquant une discontinuité). Double réplique d'Althusser qui sera pratiquement le seul à saisir ce qui se passe : il faut combattre sur les deux fronts avec cette difficulté supplémentaire que les adversaires tapent avec justesse aux points névralgiques du marxisme. La bataille fut perdue, le structuralisme ayant fait son œuvre fut oublié... et c'est aujourd'hui.

Au travers du marxisme, c'est bien évidemment, dans le champ politique français, le PCF qui visé et plus profondément les formes d'organisation matérielles mais aussi mentales des ouvriers. Le structuralisme tel qu'il sévit en France à partir des années 60 est le grand matraquage idéologique devant la prise de pouvoir des gestionnaires technocratiques que l'on forme à l'ENA ou ailleurs. (Peu importe ce que disent réellement les auteurs que l'on peut plus ou moins rattacher au structuralisme. Tout le monde se fout de ce qu'ils disent au juste et de toute façon peu de gens sont vraiment en mesure de comprendre ce qu'ils disent.)

Le monde que nous connaissons aujourd'hui prend sa naissance à ce moment. Constitutions de grands ensembles économiques supra-nationaux, perte de l'autonomie politique de l'Europe, mécontentement massif des peuples qu'il faut désamorcer et formidable développement des forces productives en occident dont on commence à comprendre l'intérêt avec la décolonisation. (L'on peut aussi prendre les choses dans l'autre sens en disant que la décolonisation est rendue nécessaire par le développement des forces productives en occident qui ne peuvent fonctionner qu'à la condition de capturer une plus-value produite ailleurs par des économies moins développées.)

D'ailleurs c'est ici que je me pose la question du sens de mai 68. Véritable explosion du mécontentement des peuples ou ajustement brutale et rapide des rapports sociaux surannés aux nécessaires nouveaux rapports de production ?

> l'Histoire par le biais de la polémique entre Lévi-Strauss et les marxistes,
> d'ailleurs , plus j'y pense (pas Althusser , mais ce que tu disais sur le
> structuralisme dans un ancien message), plus je trouve assez réductrice
> la présentation que fait Delacampagne du mouvement structuraliste dans son
> Histoire de la p d 20 s , d'ailleurs ils sont nombreux ceux qui
> se refusèrent à cette étiquette , à la stigmatisation rapide

Oui, bien sûr l'étiquette fut refusée (et souvent à juste titre) mais l'essentiel n'est pas là. Derrière les kilomètres de mots s'expriment des pensées aux passions simples. Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs qu'il n'y ait pas production d'éléments théoriques tout à fait importants. Cependant, les structuralistes sont globalement à côté de la plaque. Pour le coup, ils

offrent des bricolages qui feront (volontairement ou non) leur office. Que veux-tu, les structuralistes seront les premiers à faire les frais de la médiatisation massive... et beaucoup vont courir toute leur carrière après ce qu'ils ont prétendument dit. Tu ne peux pas extraire ce phénomène du structuralisme qui ne se limite pas à quelques grandes figures. Et même parmi les grands noms... Lévi-Strauss était un réactionnaire de première (s'il intervenait aujourd'hui, tu le vomirais), Lacan un guru-imposteur, etc.

> , je n'arrive pas bien à penser la logique du plaisir , et cela , d'ailleurs
> ,en dehors de l'idée kantienne de la contemplation par l'entendement de ses
> propres œuvres , de l'harmonie créée , et puis je n'arrive pas à comprendre
> ce mouvement Qui m'a porté vers cette suspicion à l'égard du Naturel .

C'est aussi qu'il ne faut pas perdre de vue que l'entendement est constitué et non constituant. Le rapport du sujet à l'Etre est d'abord non cognitif, c'est une relation d'Etre à Etre (si l'on veut parler la langue de la métaphysique ou de l'ontologie, selon son école). Il en est de même de la volonté...

Je comprends que l'on puisse répugner à faire appel à la notion d'inconscient. On peut faire alors appel à des notions comme celle de désir ou de conatus (comme chez Spinoza ou même Aristote). Mais, pour ma part, je préfère partir de la position triviale mais finalement pleinement théorisable de "plaisir du ventre" d'Epicure. Et c'est bien là que l'on retombe sur le scandale provoqué par Marx dans le champ philosophique : pour qu'il y ait une histoire, il faut des individus. Et pour qu'il y ait des individus, il faut qu'ils bouffent pour survivre. Ici l'on touche - c'est si simple qu'on ne le croit jamais vraiment - au fondement d'une véritable réflexion matérialiste : quelles sont les conséquences de la nécessité pour l'homme de devoir manger pour reproduire son existence ? Pas son existence au sens métaphysique dans le genre transcendance sartrienne de la conscience qui ne peut reproduire son existence qu'en niant non seulement l'Etre mais également sa propre négation de l'Etre. Mais bien l'existence concrète, simple et pratique du corps, de l'animal, du mammifère.

Si tu veux penser la logique du plaisir, même s'il est indéniable que le désir est largement "spirituel", c'est-à-dire de l'ordre de la conscience, de la représentation, du sujet qui produit la représentation et prend plaisir à sa création, etc., tu ne peux rien comprendre véritablement à ceci si tu n'en reviens pas à cet individu qui doit bouffer pour vivre et où bouffer ne veut pas dire seulement manger mais produire les moyens de sa subsistance, de la reproduction de son existence matérielle. Qu'est-ce que cela veut dire, qu'est-ce que cela implique dans une société où les moyens

de reproduction de l'existence appartiennent à quelques uns ? Où la majorité des individus sont dépendants de ces quelques uns pour la reproduction de leur existence. Monde dans lequel ces quelques uns ont droit de vie et de mort (et ils ne se privent pas de ce droit) sur le grand nombre ?

Ici il ne s'agit pas de s'indigner, il faut adopter le regard du scientifique, celui qui observe une société d'animaux minuscules qui le laissent finalement indifférent. Donc l'animal doit bouffer et le fondement du plaisir est là, dans le corps qui se satisfait. Le reste vient après, en quelque sorte, même si ce n'est que du point de vue du fondement. Car ce qui devient intéressant, c'est justement quand cet individu doit bouffer dans une société où la bouffe a été confisquée. Une foule de questions surgissent : comment cet individu mais surtout ce grand nombre d'individus accepte que la bouffe soit confisquée ? Corrélativement, quels sont les mécanismes idéologiques ("spirituels") actifs dans cette société pour que le grand nombre accepte cette situation invraisemblable. Que devient la logique du plaisir dans ce type de société en tenant forcément compte des mécanismes idéologiques, de la spiritualité du désir ? Etc. Qu'est-ce qu'un philosophe comme Kant découvre/justifie/énonce lorsqu'il nous parle du plaisir que l'entendement éprouve dans la contemplation de ses propres oeuvres ou comme Descartes repliant toute la certitude du sujet dans l'énonciation de la formule ego sum, ego existo ? Que sommes-nous pour accepter à bras ouverts ces propositions, à répéter fébrilement dans une sorte de plaisir raffiné et hystérique "... qu'il me trompe tant qu'il voudra, il ne saurait faire que je n'existe pas tant que je penserai que j'existe..." tandis que simultanément nous échappe sans même que nous nous en soucions les véritables moyens de notre existence ?

Derrière toute sagesse il y a une rédiction. Ecrivant cela me revient une de ces phrases dont j'aimais remplir mes cahiers : "La sagesse est un truc de vieux, la sagesse est un truc de con." Souvent aujourd'hui je me dis que j'ai cessé de penser à partir du moment où j'ai commencé à croire comprendre quelque chose. Pendant longtemps je n'ai eu que de la bouillie dans la tête, une sorte de mélasse infâme, des départs de pensée qui s'évanouissaient après quelques secondes, incapables de se rattacher à quelque chose d'autre, à une autre pensée, une connaissance. Fulgurations épuisantes s'achevant invariablement en bouffées d'angoisse. Le plus extraordinaire a été cette opiniâtreté, cette obstination à continuer malgré le découragement permanent.

"A été" ? Non, est et est toujours. Mais c'est vrai que les choses sont un peu différentes aujourd'hui pour moi. Au fond, je commence à m'en foutre parce que je suis épuisé. Épuisé physiquement et moralement. Trop de couleuvres déjà avalées, trop de trahisons : celles des autres mais surtout les miennes. J'ai rangé l'absolu dans la bibliothèque comme Sartre rangea l'impossible salut au magasin des accessoires.

Et je me replis sur mon savoir de borgne dans ce monde d'aveugles. Mais je ne suis pas dupe de moi-même. Je sais ce que je vaudrais, je sais ce que je pense : pas grand chose. Evidemment pour les autres (ici je ne pense ni à toi ni à une poignée ridiculement petite d'autres personnes) je suis un savant, à mes yeux je suis un âne... mais nous ne jouons pas dans le même camp.

Ca veut dire quoi au juste, ne pas jouer dans le même camp ? Ils n'ont aucune idée de ce qu'est un savant, jamais ils ne se sont aventurés à lire un livre d'érudit au-delà de son titre. Tu dis "Ego sum, Ego existo" et tu es un lettré "parlant" le latin. Surtout ne te méprends pas sur le sens de ma remarque. Il n'y a aucun mépris ni aucun sentiment de supériorité. Je suis né parmi ces personnes "ordinaires" et j'ai toujours vécu en leur compagnie. (Il y a quelques années, j'ai eu des difficultés à vivre cet écart qui se creusait, cet arrachement à ma classe par la culture et le savoir. Ce que j'ai appelé alors ma monstruosité... Tu m'as dit avoir vu un film [Ressources Humaines ?] qui utilisait un thème proche de cela.) Puis la résolution de cette tension vint par Marx (nom "valise" et générique). Je crois que c'est à ce moment que j'ai commencé à cesser de penser. [Mon attachement à Epicure vient de là, parce qu'Epicure philosophait pour eux non pour les savants.]

Donc, oui nous ne jouons pas dans le même camp. Et moi qui ait lu les livres d'érudit, si j'en ai lu énormément de mauvais j'en ai lu quelques uns qui m'ont appris ce qu'était quelqu'un qui pensait. Aujourd'hui comme hier, si je mesure les brumes de mon cerveau à ceux-ci, je sais que mes brumes n'ont aucune chance d'accéder à la qualité d'une pensée.

Quand j'étais en licence j'avais la manie de comparer ce qu'avait produit les membres de mon Panthéon à mon âge. [De ce point de vue, Kant est un sauveur, lui qui a produit l'essentiel de son oeuvre sur le tard, mais j'avais du mal à le faire entrer dans mon Panthéon.] Et je cherchais dans ces comparaisons un peu d'espoir... et il fallait faire preuve de beaucoup de ruse pour le trouver. Je faisais le décompte du nombre de philosophes par siècle pour tenter de savoir s'il restait de la place pour moi dans mon siècle. Je faisais le compte des philosophes en les classant par l'ordre alphabétique de leur nom. Et à "M", combien ? Ben c'est pas une bonne lettre ! "D" aurait été meilleur.

Aujourd'hui, je suis infiniment plus cynique. Je sais pertinemment que je ne fais que répéter, coller, jouer. A l'époque je voulais inventer... et c'est cette volonté d'invention qui conduit à l'impossibilité de dire. Créer du nouveau, du neuf brillant et tranchant. Je ne suis parvenu à consigner dans mes cahiers que des pétards mouillés. Ce qui sonne un peu clair ne sont que des redites, d'abominables resucées. A propos de l'Homme révolté de Camus, la critique de Sartre avait été terrible : un mauvais collage de matériaux de seconde main. J'aurais voulu être Sartre et je ne suis même pas Camus.

Une de mes pensées récurrentes est celle-ci : on transforme toujours ses impuissances en vertu. Je mets très haut l'art du collage, je défends la méthode aphoristique. Ben voyons, pourquoi se gêner ! Mes modèles sont les grands systèmes novateurs, seulement je suis incapable de me hisser à cette hauteur, alors je me replis sur ce qui m'est accessible ou, en tout cas, m'apparaît comme tel.

Mais pourquoi te raconté-je ça ? Pour dire quoi au juste ? Non pas pour jouer la scène du type désabusé, revenu de tout cela ou je ne sais quoi d'autre. Non pas pour dire : "Ouais, c'est pas grave, ça va te passer." Non, seulement te dire que l'on ne parvient à penser des choses simples qu'au prix d'un renoncement, qu'en acceptant que ce que l'on pense soit déterminé, qu'en admettant des limites et des contours. On passe alors du rêve de ce que l'on pensera à ce que l'on peut effectivement penser. Du rêve de soi à soi, il y a toujours une cruelle déception à la clef. C'est aussi ce qui rend ce retour au monde réel si difficile. Et il ne faut pas croire que cette réconciliation avec soi soit toujours complète. Pour ma part, cette réconciliation est toujours d'une extrême fragilité. Tout dépend de la grandeur du rêve que l'on a eu de soi...

Et il ne faut pas non plus croire que c'est un jeu à somme nulle. Car finalement, qu'est-ce que ce vide qui remplit le cerveau durant les premières années d'étude de la philosophie, alors même que l'on pensait le remplir ? C'est le grand ménage, la démolition des murs que le monde a patiemment construit autour de nous durant toutes les années précédentes. Quel que chose qui participe justement du doute hyperbolique cartésien. Ce grand moment de vacuité est celui où parvenu à terme l'on décide de l'orientation que l'on va donner à ses nouvelles limites, la direction que l'on va prendre pour reconstruire un mur qui nous dessinera. Décisions qui se fera à partir d'un étrange mélange de ce qui a résisté au doute et des rencontres que l'on a faites durant ce vacillement des certitudes.

'est une illusion rétrospective, en effet. Descartes bataille pour de vrai et avec lui c'est notre modernité qui bataille pour voir le jour, triompher du monde médiéval, de ses structures corporatistes, de sa pensée qualitative. C'est une règle que les vainqueurs ont toujours raison et à la longue ont ne peut même plus discerner de quoi ils ont triomphé ni même qu'ils ont triomphé tout court.

La première fois que j'ai lu les méditations, j'avais l'impression de lire ma propre pensée (pas dans les détails et le vocabulaire mais dans le mouvement de la réflexion, dans les acquis et les certitudes).

Ce qu'il faut garder à l'esprit, c'est que ce que Descartes tente d'établir ne vient pas de lui, mais d'une structure économique et sociale qui est en lutte contre une autre structure. Au travers de Descartes, elle se cherche, s'explore, essaye de s'exprimer. La vraie bataille aura lieu plus tard, pour

le moment la philosophie joue son rôle de laboratoire d'essai, de manufacture de concepts. D'autres artisans sont à l'oeuvre, mais Descartes tient un premier rôle parce qu'il forge le sujet, notion capitale pour le monde moderne qui va venir. Dans le même temps, l'opposition est déjà à l'oeuvre. Le sujet est à peine ébauché dans les livres que Spinoza le critique déjà, dénonce le monde qu'il annonce, dénonce l'illusion de ce sujet tout neuf. Une autre modernité serait possible... elle naît dans les fonderies conceptuelles mais n'est pas en phase avec les vraies fonderies d'où sort le métal des monnaies et des armes.

Je reste persuadé que les vraies rencontres déterminantes en philosophie se font avec des auteurs et non avec des objets de réflexion. On découvre l'objet par après, lorsque l'on s'approprie une ou des pensées et que l'on commence à produire soi-même. Il est possible que l'objet, en gros, soit le même mais il sera un vrai objet de réflexion lorsque tu l'auras élaboré en l'insérant dans ta propre réflexion qui elle-même aura pris pied en s'appuyant sur la pensée d'un auteur.

Penser philosophiquement, c'est poser un problème, un objet de réflexion inséré dans une problématique, c'est-à-dire un cadre théorique et conceptuel, traversé (structuré) de règles et de contraintes. C'est à l'intérieur de ce cadre que l'objet est défini et peut constituer un problème. Tu ne pourras constituer un objet que lorsque tu auras mis en place le cadre. Ce cadre sera bien plus large que le simple espace insérant l'objet, mais enfermera la totalité du monde. C'est la construction de ce cadre qu'il te faut entreprendre maintenant. Si tu ne parviens pas à entrer de plain-pied dans le structuralisme, laisse tomber le structuralisme et toutes les autres réflexions que tu ne peux pas assimiler avec une grande évidence. Trouve-toi un maître ! (Ne t'inquiète pas, les maîtres on finit toujours pas les trahir ou les abandonner.)

Tout objet n'est visible qu'à l'intérieur d'un champ, d'une problématique. Althusser, à ce propos, allait jusqu'à dire que c'est le champ qui se voit dans les objets ou les problèmes qu'il définit et que la vue (par le sujet) de l'objet n'est que la réflexion nécessaire du champ sur ses propres objets.

Ce qui importe ici c'est d'ailleurs non pas le visible mais l'invisible définit en même temps que le visible. Aucun champ ne rend tout visible donc tout champ cache quelque chose, rend invisible quelque chose.

Si tu adpotes la démarche de choisir l'objet, tu es obligé de le choisir déterminé par un certain champ. Or rien ne t'assure que ce champ ne rend pas justement invisible ce que tu cherches pour ne laisser visible (mais méconnaissable pour toi par ce que n'étant ce que tu cherches à voir) que ce qui tu ne cherches pas.

C'est pourquoi il faut s'attacher à la construction du cadre avant de tenter de penser l'objet. Bien entendu la démarche réelle ne se scinde pas si abstraitement en deux moments... et les deux s'élaborent simultanément. Mais il ne faut pas bloquer l'élaboration du cadre - qui exige de quitter l'objet - en se focalisant sur l'objet.

L'autre aspect fondamental, c'est que tout champ, toute problématique ne porte pas son sens en elle-même. Elle ne tire son sens que de son rapport aux problèmes réels de l'époque et donc plus particulièrement à ton problème réel (il faut prendre le mot problème dans le sens où l'on parle d'un problème mathématique, de la résolution d'un problème d'algèbre par exemple). C'est ce rapport qui est décisif et c'est lui qui doit te guider dans tes rencontres philosophiques. A quoi cela te servirait-il d'élaborer une problématique réfléchissant un objet qui t'intéresse si cette problématique pose l'objet ou le problème à mille lieues de ton problème réel ? Si tu veux constituer le paysage comme un problème, cela est tout à fait possible mais tu n'y parviendras qu'à la condition que ton problème du paysage soit en rapport adéquat avec ton problème du paysage vécu.

Oh là là ! Je me demande si je suis assez clair ?

Au fond peut importe l'objet, travailler sur tel objet ou tel autre à l'intérieur d'une problématique ne relève que de l'affinité, de la préférence ou du besoin. Tout objet réfléchit à l'intérieur d'une problématique te reconduit à la problématique et à son développement et c'est celui-ci qui importe. Mais cela ne se fera que si ta problématique te permet de poser et penser adéquatement dans l'espace de la théorie le problème vécu dans le monde tel qu'il est par toi telle que tu es.

> parviens pas à penser . Peut-être qu'il y a des raisons psychologiques ,
de
> maturité ..Qui pourraient expliquer mon incapacité à sortir
> d'une pensée substantielle ,d'une pensée des entités pérennes Qui
rassurent
> .Je suis bien française et attachée à des catégories Qui me semblent
> indissolubles . Alors je lis les termes "champ", "plan" , "relations",

Il faut se méfier de l'interprétation mais vis-à-vis de soi-même. Sans doute as-tu tes raisons pour ne pas te détacher des ces catégories indissolubles. Prends l'exemple de mon rapport au "sujet". Malgré toute la critique que j'ai accumulée sur cette notion je ne suis jamais parvenu à m'en débarrasser, à l'abandonner. Je commence seulement à comprendre pourquoi et encore ? Ce dont je suis certain, c'est que j'ai des raisons pour ne pas l'abandonner, que ces raisons expriment quelque chose de nécessaire et de juste dans le moment historique que nous vivons même si a priori la notion de "sujet" est en complète opposition avec le cadre dans lequel je pense le monde. Mon travail philosophique finalement est bien celui-ci : transformer le cadre dont je me suis fait l'héritier et le restructurer pour qu'il accepte ce "sujet", qu'il le définissent et le pense à une place qui me

satisfasse c'est-à-dire réponde à mon problème vécu.

Cette résistance que tu vis n'est pas un signe pointant vers une incapacité à philosopher, elle est le panneau indicateur te montrant ta voie, le chemin sur lequel tu dois engager ton travail philosophique personnel. C'est en ce sens que l'autre jour je t'écrivais que paradoxalement le choix que tu allais devoir faire bientôt ne se ferait pas à partir de critères philosophiques mais à partir de critères appartenant à la vie. Ces résistances sont ces critères ou plutôt - tels qu'ils apparaissent sous forme de catégories - la traduction dans le champ théorique de ces critères appartenant à ton rapport réel et vécu au monde.

> La première fois que catherine lu cette phrase" je fais avec les gens comme

> ils sont", elle la trouva franchement ambiguë . J'ai dû te répondre quelque

(...)

> Mais est-ce que cette phrase s'applique à nous , faire avec ce que je suis ?

Oui, à nous aussi. Mais ce principe ne renvoie ni à une "nature naturelle" pour les hommes ni à l'impossibilité de changer quoi que ce soit. Mais même si un individu n'hérite pas d'une nature, cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas et que c'est être ne soit pas déterminé. (Comment cette détermination se fait importe peu ici). Il est tel qu'il est à un moment donné de son existence. Cela n'exclut pas qu'il puisse changer ou qu'il ait changé au cours du temps. Seulement au moment où on a affaire à lui, il est d'une certaine façon.

Maintenant, si un jour tu dois passer une montagne, te viendrait-il à l'idée de vouloir changer la montagne, de la déplacer ? Non, tu ferais avec elle telle qu'elle est. Et si tu veux vraiment passer de l'autre côté, il te faudra bien accepter cette réalité de la montagne et agir en prenant en compte pratiquement cette réalité.

Sartre disait qu'une fin (qu'un but) n'est que l'ensemble synthétique des moyens concrets qui permettent de l'atteindre. Machiavel ne dit pas autre chose. On a résumé cela en disant que la fin justifiait les moyens et le couperet moraliste est tombé dessus. Cela n'ôte rien à la justesse de cette idée. Il faut simplement ne pas oublier que ni Sartre ni Machiavel n'affirmaient que toute fin est légitime. Bien plus d'ailleurs, il donnaient ainsi la possibilité de penser la légitimité (ou la moralité) d'une fin en disant ce qu'est une fin et donc sur quoi on doit la juger : sur l'ensemble des moyens réel et concret qui permettent de la réaliser.

Et comme toute fin englobe des hommes (ne serait-ce que soi), il faut agir en fonction de ce que les hommes sont. Vouloir les changer c'est leur faire porter la faute de s'être donné une fin que l'on n'est pas en mesure d'atteindre parce que l'on n'a pas la force ou pas la connaissance ou je ne

sais quoi d'autre pour escalader la montagne et passer de l'autre côté.

C'est sûr que cette fille ne devait pas être "fute fute" puisqu'elle était jolie. D'ailleurs toi qui est intelligente (enfin pour une fille on dit "pas trop con") t'es forcément un laideron. Et toute ta production qui empeste la culture féminine, ben forcément puisque tu es une nana et les nanas à part faire des trucs de nanas pour les nanas, elles ne savent pas faire grand chose d'autre.

Ca m'agace et voici pourquoi : 1 - parce que je sais que c'est un vrai vécu de femme, qu'il est effectivement un problème ; 2 - parce que je suis incapable de le penser donc de le comprendre ; 3 - je crains qu'il n'y ait pas de solution aisée.

D'ailleurs, si l'on prend la chose d'un point de vue théorique, le mouvement féministe c'est scindé autour de cette question : que faire de ce vécu ? Fallait-il le subordonner au vécu (hommes & femmes) produit par l'oppression de classe ou bien le prendre en considération pour lui-même dans sa particularité et en accepter les conséquences en termes politique et organisationnel. Clairement les féministes US ont largement opté pour la particularité avec les dérives que l'on connaît (mais qui ne sont pas propres au féminisme. La communautarisation fait des ravages dans tous leurs mouvements.) En Europe, les deux tendances ont coexisté même si le particularisme a été le plus visible. (La Loi sur la parité appartient à cette tendance.)

OK, je sais bien que ce n'est pas directement ton problème, mais c'est aussi pour dire que tu n'as pas vraiment le choix. Si dans le passé, il est clair que je prônais une subordination à l'oppression de classe , je ne l'ai jamais fait en pensant complètement que c'était juste. Aujourd'hui, j'adopte plus volontiers une position calquée sur celle à propos du sujet : oui, c'est une réalité historique et transitoire dans laquelle on nous impose de vivre, mais nous n'avons pas d'autre choix que la reprendre à notre compte au risque de n'avoir plus de réalité du tout. Dire que c'est la base pour réaliser à terme un universel concret me semble bien trop idéaliste maintenant, trop structuré par une pensée dialectique qui pose par delà l'Etre une totalité douteuse et abstraite.

1 - L'individu moderne se vit comme sujet.

1.1 - Le sujet est produit par la marchandise en tant que condition sine qua non de son existence.

1.2 - A l'époque contemporaine le sujet est de la forme consommateur.

...

3 - Le vrai n'a plus cours et n'a jamais eu cours

3.5 - Les théories de la connaissances sont des luttes de pouvoir.

...

4 - L'individu est nécessaire et contingent, le sujet est libre.

4.1 - La liberté représente l'illusion nécessaire du sujet dans l'espace de la représentation pour ne pas qu'il se représente sa liberté comme illusoire.

...

7 - Les plaisirs du ventre sont les fondements de tout bien

7.1 - La conscience est un organe du ventre.

...

10 - Il n'y a pas d'autre révolution possible que celle de la marchandise.

Je suis maintenant déterminé sur la forme d'exposition de mon livre : ce sera un mélange de l'Ethique et du Tractatus. J'abandonne définitivement la forme qui consiste à proposer une exposition qui est une présentation de l'objet à partir du vécu pour au final retrouver ce vécu enrichi de sa connaissance. Je me suis trop épuisé dans le temps à ce genre d'exercice pour un résultat peu convainquant. J'abandonne l'idée du réel élucidé... je me contenterai des conclusions. C'est moins démonstratif... mais ça évite les apories à la Althusser dans le genre "la dernière instance et le tout structuré à dominance". OK c'est du chinois ;-) mais le problème est véritable : à vouloir formaliser une position (dans un discours abstrait et rationnel) on en arrive à perdre cette position dans la formalisation, ce qui conduit à redoubler cette position d'une théorie qui n'appartient pas elle même à cette position. Ouais... c'est pas plus clair ! Bon, on verra ça plus tard.

A propos des problèmes esthétiques, je pense que je ressens les choses d'une façon assez similaire à la tienne. La musique se livre seule sans que j'aie à faire le moindre travail. Satie est un parfait exemple. Le beau est-il résolution tonale ? En fait j'en doute. Je doute que le beau soit cela. Comme tu l'opposais dans ton ancien message à propos de paysages :

>il faut parler , parler et dire pour que ça vaille de coup d oeil , faut élaborer

>mentalement des descriptions pour ne pas etre dans l appréciation beate

Je pense que c'est nécessaire au beau. Non pas d'ailleurs qu'il faille parler à chaque fois mais que le beau ne peu s'éprouver qu'après avoir longtemps parler et avoir intérioriser absolument ce discours pour permettre

à l'oeil, l'ouïe, le cerveau de réagir émotionnellement après cette éducation. L'émotion du beau est un plaisir intellectuel, une émotion construite qui ne se vit que lorsque la construction est si forte, si immédiate, que l'on ne se rend plus compte que l'on construit laissant alors la place à l'émotion.

C'est à mon sens pourquoi il est rare aujourd'hui d'éprouver le beau. A cette époque d'incertitude que nous vivons, comment intérioriser une construction, une théorie esthétique. En écrivant cela, me vient cette pensée : il faut savoir ce qu'est le beau pour le ressentir ; et pour parodier Lénine : pas de beau sans théorie esthétique.

La musique a forcément un statut particulier de part sa large diffusion et ses règles apprises depuis que nous sommes tout jeunes. Nous avons intériorisé les règles de la mélodie et de l'harmonie. Il y a quelques années je me suis efforcé d'apprendre à apprécier la musique contemporaine (dodécaphonique, atonale, arythmique, etc.) Me révoltant ainsi contre une oreille et un esprit englué dans des règles antiques qui trouvaient plus beau une musique du 18 ème siècle que du 20 ième. Ca a plutôt échoué... et aujourd'hui j'écoute encore plus volontiers la 9 ième de Beethoven que le Marteau sans maître de Boulez.

J'en viens à me demander si la force de la musique classique, traditionnelle (et finalement le dernier Madonna qui vient de sortir et dont j'ai entendu un titre aujourd'hui matin à la radio est encore de la musique classique tout comme la plus effrénée techno...) tiens à la résolution tonale, au retour à la fondamentale qui invite l'âme à faire son voyage vers elle-même : l'esprit réconcilié avec lui-même de Hegel, l'en-soi-pour-soi sartrien, la société humaine du jeune Marx ... bref la passion impossible d'une contingence qui veut se fonder elle-même et qui trouve dans la musique la réalisation virtuelle de son espoir.

Je ne connais pas assez l'histoire de la musique... mais je suis prêt à parier que la musique composée en dehors de ce cadre nous emmerderait prodigieusement.

68 est en grande partie une histoire désolante... très loin d'une révolution. Pourtant il se passe quelque chose. Mais quoi, au juste ? Ce qui pose le plus de problème, c'est le parallélisme, la similitude - au moins apparente - des événements dans plusieurs pays.

Il se passe quelque chose dans les pays occidentaux qui semble être structurel, donc autre chose qu'une bouffée de chaleur de la jeunesse dans la société française aux moeurs archaïques. Je serais bien partant pour en faire un ajustement des rapports de production (ce qui est mon idée depuis longtemps) mais qui ne dit pas grand chose. Quels ajustements au juste ? Et puis la critique situationniste me titille. Les situs sont-ils le Spinoza de 68. Perdant - forcément - la bataille mais critiquant juste à

la naissance même de la réalité ?

Premier sentiment, à mon sens, tu es dans le juste sur la technique.

Pour ma part, comme je n'ai pas fait vœux de non-polémique, je rentre dans le choux tout de suite : je considère qu'il n'y a même pas de problème de la technique du tout ou du technique, etc., si on en pose la problématique à l'aide de concept comme humain, déréalisation et autre fariboles. Pour faire simple, la technique n'est pas un problème philosophique ! Il y a des problèmes posés par la technique, il y a des enjeux bien sûr, mais ils sont politique, économique, social mais certainement pas éthiques.

Je devais avoir 23 ans quand j'ai émis l'idée que "l'humanisme est un fascisme et le fascisme un humanisme". Je ne me suis jamais dédié et je persiste et signe. (Ca s'était l'époque du chiasme où je tentais de penser dans le pli de l'opposition, juste dans le creux à la place du "et". Okay, si tu dis ça aujourd'hui tu es bon pour le lynchage ! Ce que je refuse, c'est toute pensée qui s'appuie sur une "essence" de l'homme, humain, etc. ; pensée toujours accompagnée d'une norme, donc de normateurs et d'individu à normer (normaliser). Je rappelle toujours cette question du vieux barbu lorsqu'il était jeune : mais qui éduquera les éducateurs ? (Thèse sur Feuerbach)

Je fuis les individus qui veulent transformer leurs impuissances ou leurs phobies en vertu et les imposer aux autres, brandissant le drapeau du vrai, de l'humain, du juste, du moral ou je ne sais quoi. Voici la vérité, mettez-vous à genoux. L'humanisme est de cet accabit. Et il faut se fixer une règle stricte lorsque l'on philosophe. Toujours juger de ce que l'on dit en faisant l'hypothèse que l'on a effectivement le pouvoir d'inscrire sa pensée dans le réel donc de l'imposer aux autres. (Même quand on est une poignée d'étudiants se réunissant pour discuter loin de tout pouvoir effectif). Mais s'ils l'avaient, ce pouvoir, que se passerait-il dans le monde ? Qu'en penseraient les autres ? Tout le monde serait-il d'accord ? Que faire avec ceux qui se refusent de voir les choses comme nos étudiants ? Bien sûr il y a toujours les "méchants", ceux qui ont des intérêts à ce que le monde ne change pas, dont le cas est facile à régler (en parole... et c'est là que l'on s'aperçoit que le rousseauisme finit en boucherie et que l'universalité en droit du concept doit être largement ramenée à un particulier de fait. Ca me rappelle les premiers mouvements anti-coloniaux qui s'appuyaient sur le Contrat social rappelant que les indigènes appartenaient à l'universel humain et donc jouissaient des mêmes droits. Mais ils avaient les mains coupées (reproche de Sartre à Camus plus tard) car leur adversaires bénéficiaient de la protection de l'universel. Comment combattre un adversaire dont on doit impérativement respecter la dignité, la vie, son droit à la possession, ses droits de l'homme, etc. Pour passer à l'action il a fallu "régionaliser" le concept

et dire que le droit de certains était moins légitime et moins respectable que celui de certains autres. Il a bien fallu admettre qu'un universel de droit n'est pas un universel de fait et que pour réaliser l'universel de droit il fallait partir de la situation particulière de fait de certains.)

Une "essence" de l'homme c'est un universel de droit. Pas d'issue de ce côté si on ne finit pas régionaliser (ce que fait la dialectique de Marx), pas d'issue non plus si on ne régionalise pas (les mains coupées de Camus). Ben alors quoi ? C'est là qu'on sort un lapin blanc et que l'on suit Alice dans le terrier. On passe de l'autre côté du miroir et l'on inverse le problème : ce n'est pas l'objet qui pose problème, c'est le sujet. Ce n'est pas la technique qui pose problème, c'est l'humain, etc. Ce qui signifie que ce n'est pas la technique qui pose un problème à l'humain (perte d'humanité, perte de réalité, etc.), mais l'humain qui pose un problème à la technique (ou en fait n'en pose pas vraiment puisque tendanciellement l'humain s'adapte). Donc finalement le seul problème qui se pose vraiment : que doit faire l'individu de son humanité pour être le plus heureux possible ? Sachant que l'objet n'est rien d'autre que l'activité pratique anonyme et collective des individus. L'humanité n'étant qu'un sous produit dérivé de cette activité. L'humanisme, de fait, consiste à vouloir imposer aux individus de se réaliser complètement (donc de se réduire) dans un sous produit de leur activité. J'me marre !

Sérieusement, plus personne aujourd'hui ne peut revenir à cette problématique de l'humain aliéné. C'est une problématique du XIX siècle. Et le détour-caution - extrêmement douteux - par Heidegger ne change rien à l'affaire. Au contraire il éclaire parfaitement la parenté dans le mode de pensée entre l'humanisme du XIX et le nazisme du XX : tout ce joue sur la différence en historicité et historial. Le XIX regarde vers l'avenir (l'universel existant ou qu'il faut faire exister), Heidegger regarde vers l'universel qui a existé. Mais que l'on regarde vers l'avant ou vers l'arrière, le point de départ du regard (et finalement la cible, l'être dévoilé, le ceci dont on fait apparaître l'écécité à la lumière d'un tout, d'un universel par delà lui), c'est toujours le pauvre type qui vit aujourd'hui et qui va s'en prendre plein la gueule au nom du futur ou du passé sous prétexte qu'aujourd'hui il n'est pas comme il faut : il n'est pas assez humain, il s'est oublié dans la technique, et tout ce qu'on peut lui reprocher. Mais au nom de quoi qui ne soit pas lui même reprochable peut-on lui reprocher quelque chose ?

Cela ne veut pas dire que l'on ne peut rien faire ni rien penser. Mais penser et faire pour soi. Cesser immédiatement de vouloir penser pour les autres. Cela me rappelle une anecdote. Tous les bon progressistes et révolutionnaires ont rigolés quand les mexicains du Chiapas ont dit ouvertement à la face du monde qu'ils se battaient pour avoir des machines à laver. (Ce Sous commandant Marcos, quel humour !). Grands débats en occident : est-ce un mouvement révolutionnaire ou réformiste ? Et ça s'étripe (à la mode des cornichons de la pensée molle). Mais pas

un seul pour prendre au sérieux cette revendication de machine à laver : pas assez universel, pas assez noble. Bref les types du Chiapas ne pensaient pas assez à la place des autres.

Je suis un singe ! Pas un humain ! La grande questions des paléanthologues aujourd'hui : où commence l'homme ? Le problème étant qu'il est aujourd'hui établi que nous sommes génétiquement des singes (moins de 1% de différence génétique) mais morphologiquement des hommes. Et oui l'homme (aujourd'hui pour les scientifiques) est une forme et un comportement. Et là où ça s'accroche, c'est dans les spécificités de cette forme et de comportement. Qu'elle forme appartient au genre homo, quel comportement ? (Les comportements, c'est le genre basique : mode d'alimentation, mastication, mode de déplacement, habitat. La morphologie : type de mâchoire, nombre de dents, forme des pieds, poids du cerveau, vitesse de déplacement). Maintenant qu'a volé en éclat le modèle spencerien de l'évolution que l'on prend toujours fautivement pour celui de Darwin (que finalement on ne connaît pas) (Spencer a bien réussi son coup), donc ce modèle du singe qui se redresse sur ses pattes pour finalement devenir homme et utiliser des outils, les questions deviennent cruciales. On a dix, quinze espèces qui sont candidates au genre homo ! Des espèces qui ont vécu simultanément parfois, des espèces proches du sapiens qui ont disparu tandis que d'autres plus éloignées du sapiens ont survécu. Il n'y a que 30 000 ans qu'une seule espèce d'homo vit sur terre. Ça commence où l'humain des humanistes qui ont se sentent aliénés ? Au XIX siècle ? C'est le bourgeois de province ? Ou bien le chasseur-cueilleur qui voit les premiers fermiers du néolithique et se réfugie sur les côtes ? Il sait lire l'humain ? Il a des droits de l'homme ? C'est l'homo d'avant le feu ou d'après sa domestication ? Je me demande si les chiens se sentent aliénés, s'ils éprouvent leur caninité attaquée par la technique ? Autant que j'ai u en juger, ils sont surtout préoccupés par la bouffe, le repos et la baise. Okay pour nous c'est un peu plus compliqué parce que nous nous réfléchissons et que la conscience est un appendice de notre ventre. Donc qui réclame aussi ses plaisirs. Que le ventre de l'homme inclut sa conscience, d'accord. Mais que l'homme soit une conscience sans ventre : stop ! Et je n'accorde même pas que l'homme soit une conscience qui a un ventre. Nous sommes des ventres qui ont conscience d'eux-mêmes avec tout les risques d'inadéquation de la réflexion du ventre sur lui-même.

La seule façon de donner un peu de contenu à ce concept d'humain, c'est de dire que l'humain est ce qu'il est au moment où il se pose la question de son être. Ce qui implique que l'humain est toujours pleinement humain quoi qu'il soit.

Ce que je dis d'ailleurs ce n'est pas seulement pour le goût de la polémique. C'est bien la direction de ma réflexion aujourd'hui. Ce que je tente d'exposer est nettement moins schématique (en fait ce type de question ne m'intéresse pas ou plutôt je ne m'y intéresse pas (plus)), puisque mon

problème porte plus sur l'objectivité des lois sociales en tant qu'elles sont efficaces et en même temps incluent comme partie de leur objectivité et efficacité leur propre connaissance erronée. Et pourtant c'est bien elles qui structurent le monde dans lequel nous vivons. N'est-ce pas un phénomène curieux ? Nous vivons dans un système social dont une des conditions de fonctionnement est de produire la dénégation de sa vérité d'une part, et d'autre part ne fonctionne et se développe que si les individus guident leur pratique en son sein sur une connaissance fautive. Voilà de quoi inciter à ranger aux oubliettes de la philosophie les concepts de vrai et de faux. Seule l'erreur est fructueuse en quelque sorte ! Ou pour réussir les choses il faut mal les faire !

A propos de Berkeley, as-tu lu Matérialisme et empiriocriticisme de Lénine ? Ou comment Lénine s'appuie sur l'idéalisme pur et conséquent pour démolir les idéisme honteux, falsifiés : excellent ! Ce livre a toujours déplu aux philosophes... soit disant que les choses sont plus compliquées que cela... mais je ne suis pas convaincu. Lénine dit au moins deux choses : la chose c'est la chose, la connaissance c'est la connaissance et entre les deux rien qu'une mise en rapport - qui n'altère ni n'affecte en rien la chose - par un individu qui tente de s'approprier cognitivement la chose pour agir sur elle. L'idéalisme réduit l'être à la connaissance que l'on en a. Que cette réduction soit absolue (Berkeley) ou à différents niveaux de dilution... on est dans l'idéalisme. Ce n'est pas une question de degré mais de principe. La chose est la chose qu'elle soit connue ou non, bien ou mal. Pire la chose n'a même pas besoin d'être (en son sens le plus général et en ses divers sens particuliers - "l'être se dit en de multiple sens, disait Aristote"). Bref nous sommes dans un monde, nous sommes une partie de ce monde qui est totalement indifférent à la connaissance que nous avons de lui. Les choses n'ont pas besoin d'être pour être. C'est la définition la plus radicale du matérialisme que je connaisse et à bien y réfléchir la seule possible. L'indifférence absolue du monde à son égard et donc au notre. Et ce n'est pas la simple opposition stricte à l'idéalisme de Berkeley, c'est une reformulation complète des théories de la connaissance : le vrai n'est pas une adéquation de nos catégories à la réalité de la chose. On crie au scandale du pragmatisme ! Alors quoi, votre critère de vérité c'est la justesse de la pratique que l'on peut déduire de notre connaissance : est vrai ce qui marche sans que cela ne dise rien de ce qu'est le monde ! Pas du tout dit Lénine, le pragmatisme est une variété d'idéalisme (un idéalisme négatif d'une certaine façon qui justement ne fait que renverser Berkeley : or en renversant une problématique on demeure dans cette problématique). On peut connaître le monde, et notre connaissance dit bien quelque chose du monde. Elle nous dit bien ce que sont les objets que nous connaissons mais cet être n'appartient pas à la chose. L'être est une production théorique, une production de l'intellect humain, quelque chose qui s'ajoute au monde mais qui ne le modifie pas, parce que ce quelque chose n'est rien... quelque chose comme un regard. Et ce regard à proprement parler n'est pas rien mais il modifie l'être qui regarde non pas l'être regardé. Et c'est là que ça devient intéressant, car si la connaissance est la production d'une sorte de

regard, il devient possible d'interroger la connaissance en tant que production : quelles sont les conditions de production de cette connaissance ? Et là on embraye sur le travail d'Althusser qui est à mon avis le seul à bien avoir lu Lénine sur cette question et les conclusions surprenantes d'Althusser : La vue n'est le fait d'un sujet individuel doté d'une faculté de voir qu'il exercerait bien ou mal (connaître ou ne pas connaître). La vue est le fait de ses conditions de ces conditions structurales de production, la vue est le rapport de réflexion immanent du champ d'une problématique sur ces objets et problèmes. Et pour aller jusqu'au bout du paradoxe c'est le champ défini par une problématique théorique qui se voit dans les objets et les problèmes qu'il définit, la vue n'étant que la réflexion nécessaire du champ sur ces objets ! (Tu trouveras tout cela en plus clair et expliqué dans "Lire le Capital"... je n'invente rien ici.) Et parce qu'il n'est pas possible de redonner toutes les médiations j'abrège en disant, on en finit par penser que c'est l'objet lui-même qui se connaît à travers nous et non nous qui connaissons l'objet ! Voilà la position matérialiste, voilà la position qu'en tout cas je veux défendre. Et cette connaissance n'est jamais autre chose que la reconnaissance d'un pouvoir (des pouvoirs) qui se justifient et se réfléchissent théoriquement pour se maintenir. Les différentes théories philosophiques n'ont pour mission que d'imposer des solutions produites ailleurs par des instances extra-théoriques, en dehors du processus de connaissance, en produisant de fausses réponses à de fausses questions, permettant aux pouvoirs de se reconnaître dans ces problèmes artificiels qui leur servent de miroir théorique et de justification pratique. Marx l'avait encore bien vu en disant que ce n'est pas seulement dans les réponses qu'il y a mystification, mais dans les questions elles-mêmes.

Drôle de réponse : je ne sais plus au juste comment cela s'est passé... je pense que c'est en travaillant sur le circuit de l'ipséité, travail durant lequel Althusser est venu interférer sur la question de l'imaginaire. Tentative de ma part de rapprocher le rapport réalisant/irréalisant de la conscience (néant) à l'Etre qui permet la constitution du sujet et du monde chez Sartre et la définition de l'idéologie chez althusser comme ensemble des représentations sociales qui règlent le rapport de l'individu aux rapports qu'il a aux moyens de production de son existence matérielle. (Attention c'est un double rapport : un rapport à un rapport). Tentative alors de montrer que le rapport irréalisant/réalisant n'est autre que l'idéologie comme ensemble des représentations. Autre question à l'époque pour moi : l'individu est pris parce qu'il est partie prenante (Sartre) ou l'individu est partie prenante parce qu'il est pris (Althusser). D'où aujourd'hui ma double réponse : l'individu est partie prenante parce qu'il est pris (le ventre : Epicure) et le sujet est pris parce qu'il est parti prenante.

Reste à montrer comment le sujet se constitue comme assujettissement de

l'individu. Comment le sujet devient la clef de voûte du pouvoir qui s'exerce sur l'individu, comment le sujet se constitue en traversant le champ idéologique qui règle le rapport qu'il entretient au rapport entre les moyens de satisfaire son ventre et son ventre (donc sa position sociale).

> J'ai ressenti à nouveau la peur , et il n'aura fallu qu'un geste événement
> pendant la période des fêtes pour que je comprennes combien ma pensée était
> inclinée par un désir : celui de comprendre tout le monde , celui de
> comprendre le monde pour le dire ensuite à ma soeur , à ma mère , pour qu'on
> ait plus peur , pour qu'il y ait du sens, pour taire l'angoisse. Et cette
> mission , c'est toute seule que je voulais l'accomplir .

Ces sont les raisons de philosopher d'Epicure, ce sont aussi mes raisons. Peu importe de quoi est faite son angoisse - à chaque temps à chacun ses angoisses, ses peurs, ses souffrances - ce qui importe est de s'en débarrasser. Philosopher pour pouvoir vivre heureux, philosopher dès que l'on peut, car il n'est jamais trop tôt pour être heureux. n'attendez pas d'être vieux dit Epicure à ses proches et d'abord à sa famille. La philosophie qu'il forge est faite pour eux, lui qui a vu ses parents dans le malheur de l'exil et de la misère, malheur redoublé de la crainte du ciel et de la terre qu'ils ne connaissent qu'au travers des mythes et de la religion. Epicure veut comprendre le monde pour le donner à comprendre à ceux qu'il aime et qui souffrent. Il forge une philosophie qui se limite à l'essentiel - simple et accessible - dont le seul objet est de produire la connaissance minimale et nécessaire du monde et des dieux pour en finir avec la peur.

Et c'est bien de ça dont aujourd'hui il s'agit - Epicure lui aussi tout seul, vivant et mort : tout seul parmi les faiseurs de systèmes ambitieux, tout seul à faire de la philosophie non pas une sagesse mais les outils pour atteindre la sagesse de l'âme et du corps. Aponie et ataraxie : ce que doit procurer la pratique de la philosophie qui ne vaut rien par elle-même, qui ne vaut que parce qu'elle permet de supprimer la peur, l'angoisse, les illusions sociales qui nous dépossèdent et nous font souffrir.

Bien sûr, on ne peut plus être épicurien aujourd'hui, mais les raisons d'Epicure sont toujours plus actuelles.

Et puis vient petit à petit l'évidence que ceux pour qui l'on croyait devoir écrire n'ont que faire de nos explications du monde. L'on se pose alors cette question : pourquoi voudraient-ils plus de nos explications que de celles qui existent déjà ? Pourquoi les nôtres leur seraient-elles plus "agréables" plus acceptables ? Du seul fait que nous sommes des leurs ? Parce que nous pouvons les leur donner en familier ? Aucun membre de la famille d'Epicure ne devint un disciple...

L'on comprend alors que si l'on voulait accomplir seul ce travail, c'est parce qu'il était pour nous et pour nous seul. Que si c'est nos explications que nous voulions donner, c'est que les explications des autres ne nous convenaient pas. Que la simplicité exigée pour les autres n'est que le désir de produire pour nous-même une réflexion cohérente, une construction théorique dont nous maîtrisons à peu près le plan.

Et tout autant que nous puisions nos angoisses, nos peurs et malheurs parmi les autres, elles n'en restent pas moins les nôtres, et c'est d'abord pour nous que nous voulons les abattre.

> Tu sais que je ne sais pas parler de ta pensée , mais plus j'avance plus je
> suis déconcertée lorsque je sens combien tu sembles être spontanément
nourri
> d'une évidence , celle de savoir ce qu'est l'homme , le juste...d'accord

Cela n'a rien de spontané, bien au contraire. J'ai mis des années à voir un peu clair, non pas d'ailleurs sur l'homme ou le juste, mais sur moi et encore sur moi est beaucoup dire, sur quelques unes de mes dispositions, sur une région de ma complexion, ce coin où viennent se confondre l'expérience du non et la certitude de moi : ego sum, ego existo comme disait Descartes, l'apodicticité du cogito, moi comme conscience néantisante, n'existant qu'à la surface de l'Etre mais aussi qu'en niant absolument - jusqu'à nier son propre mouvement de négation - être l'Etre. J'ai mis des années à comprendre ce que cette certitude moi avait d'illusoire, d'idéologique mais aussi comment - tout aussi illusoire qu'elle soit - elle avait une efficace et avait produit mon rapport au pouvoir et aux autres. Mais ici peut importe ce que j'ai compris de moi et comment j'ai progressivement établi quelques liens entre ces fragments pour produire un embryon de construction théorique qui m'aide à vivre au plus juste avec cela.

Ce qui importe, c'est de savoir que cela m'a pris du temps et de l'énergie. Que mon "évidence" de l'homme est tirée de la conjonction de ma certitude de moi et de ma misanthropie : cette conviction que les hommes produisent toujours le pire d'eux-mêmes jamais le meilleur. Mais, et il me semble te l'avoir déjà écrit, aussi cette conviction que le meilleur n'existe pas et que la seule chose que l'on peut aimer des hommes - si l'on veut les aimer pour de bon - est leur pire. L'homme n'est qu'un animal craintif à l'estomac bavard ! Mais quel destin ! Que d'imagination, que d'invention, que d'intelligence !

L'homme est cela, un ventre qui agit pour ne plus avoir faim, une "âme" qui produit de l'imaginaire-morphine pour ne pas souffrir. Les motivations ne sont jamais nobles. Ma certitude de l'homme vient que je le prends tel qu'il est et ne lui demande pas d'être autre chose. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille tout accepter - et j'en sais quelque chose

moi qui n'accepte pas grand chose. Mais ce que nous acceptons dépend aussi de notre ventre et de notre "âme", et notre acceptation ou non n'est que le fruit de motifs qui ne sont pas plus nobles que ceux des autres. Ce qui ne relativise rien. Pour chacun tout est vécu comme un absolu et vécu pleinement, simplement le savoir transforme l'absolu en nécessité et nous fait sortir de la sphère du jugement.

Pus de jugement sur l'autre, plus de jugement sur soi, juste des animaux qui se rencontre : rencontre qui accroît la puissance ou qui la diminue : bon et mauvais, accepte ou n'accepte pas. (Merci Spinoza).

> Peut-être est-ce tout simplement ce que tu dis quand tu écris "penser contre soi-même" , oui oui , mais pas s'empêcher de vivre d'où est-ce que je
> crois que tu en es incapable (de t'empêcher de vivre) , et que par contre
> moi je couve un tempérament morbide

Je peux certes me compliquer la vie en voulant beaucoup de choses, et en n'acceptant pas un grands nombres d'autres choses. Mais m'empêcher de vivre... quelle idée !

> Ton "pensée contre soi-même" n'est pas un frein catho contre les plaisirs ,
> un coup de règle sur la grande gueule Qui sait si je n'ai pas confondu les
> deux souvent...le sado masochisme est un truc de puritain ...tu sais c'est
> seulement maintenant que je le comprends

Absolument pas ! Bien au contraire, c'est penser contre toutes ces évidences qui nous éloignent du ventre, de notre corps et de notre réalité d'animal social au sens strict, c'est-à-dire d'un animal qui ne peut vivre que dans et par la cité (zoôn politikon comme disait Aristote, bien que déjà pour lui, l'animal ne l'est plus vraiment). Penser contre soi, c'est soulever la chape de plomb idéologique qui nous empêche de nous penser et donc de nous vivre pleinement - du moins aussi pleinement que notre dimension sociale nous le permet hic et nunc.

Et cela ne conduit pas au libertinage ou à la perversion spectaculaire (à propos de MBK, il a une analyse assez intéressante de la perversion comme la (seule ?) voie possible pour lutter contre la réduction du plaisir à la jouissance, perversion qu'il distingue des plaisirs spectaculaires comme la pornographie qui offre à chacun des perversions normalisées et calibrées comme des oranges de supermarché). Cela ne peut pas conduire non plus à l'aponie/ataraxie d'Epicure car notre existence sociale - en régime capitaliste - supprime la possibilité d'un jardin (lieu où l'on peut vivre sans plus rien devoir à personne.)

Cela conduit à je ne sais quoi de simple hors de la passion, dans une vague réconciliation avec le monde, vague équilibre avec le monde où chacun se tient en respect un peu à distance - équilibre dans lequel

l'individu est toujours sur le point de vaciller tant le déséquilibre des forces est grand.

Après une semaine de périple (90 % boulot, 10 % loisirs) avant ton départ, le boulot reprend ses droits et la vie son cours sans que l'on sache très bien aujourd'hui lequel des deux dicte sa loi à l'autre. Sans doute toute cette énergie aurait pu servir à autre chose, mais à quoi ? C'est la simplicité des tâches du boulot qui permet que celles-ci suscitent l'énergie. Pas d'énergie qui s'épuise et se disperse pour justifier la fin, tout est déjà justifié et il ne reste plus qu'à réaliser les choses (aussi complexes soient-elles).

C'est ce qui permet de vivre à peu près normalement, sans devoir devenir un fou devant croire seul à ce qu'il fait et porter seul la justification de ce qu'il fait. C'est le tribut dû au zoôn politikon que nous sommes.

Je n'ai pas d'autre courage que de me consacrer à ces tâches aux finalités précoites socialement. En un sens ce n'est pas cette voie qui conduit à se poser un jour sereinement la question : qu'ai-je fais de ma vie ? Mais en un autre sens va savoir si une autre voie l'aurait permis ? Pas sûr surtout avec l'échec, au fond, presque toujours promis quand on part dans un simple équipage comme le mien.

C'est bientôt mon anniversaire et je m'approche du seuil de la maturité qui annonce déjà la vieillesse au loin. J'ai aujourd'hui la réponse à ma vieille question. Nous sommes partie prenante parce que nous sommes pris et non l'inverse. Bien sûr Sartre à raison qu'il faut bien que quelque chose soit disponible à la prise pour qu'il puisse être pris. Ce quelque chose peut bien être une abstraite fissure ou décompression de l'Etre, mais l'individu est bien plus que cela et c'est lui qui vit, c'est lui qui est pris. Sa conscience n'est qu'un organe périphérique qui ne joue qu'un rôle secondaire. C'est le corps qui est pris et partie prenante, la conscience, produit dérivé, se contente d'accompagner de ses représentations, forgées par les nécessités de l'ordre des idées - ordre qui extérieur à l'individu est aux ordres des corps et de leurs produits, ce mouvement de la chair qui a froid, faim et mal.

Qu'est-ce que je pourrais faire de moi ? Après tout j'ai passé beaucoup de temps à essayer de grimper sur le toit de la maison pour essayer d'avoir une vue plus claire du paysage. Une fois parvenu sur la faîtière, qu'est-ce que je pouvais faire ? Finalement le paysage n'était pas très intéressant. Je me dis que c'est normal que je me sois mis à regarder ailleurs.

Je me dis aujourd'hui que le seul chemin praticable de l'écriture est celui de la forfaiture, celui de la farce et du pseudonyme. Pour le

reste, que reste-t-il à écrire qui ne soit dans Epicure-Spinoza-Marx ?

- le concept majeur des prochaines années est l'indulgence (en tant que catégorie qui exprimera au plus près le rapport de l'individu à lui-même dans sa relation au monde et aux autres). Je prends le concept d'indulgence dans ces deux sens : religieux et profane.

Finalement, dans la conduite de nos vies, beaucoup d'entre nous (quelle que soit notre foi/croyance/absence) avons peur de mal mener notre vie (peur de ne pas l'accomplir optimalement, rentablement oserais-je ?) qui est - pour obtenir un peu d'effet de manche - la peur désobéir à Dieu.

"Il a gâché sa vie !"

Faire la critique de cette expression est probablement un des points d'entrée de la critique aujourd'hui.

Et c'est là que les pirouettes de l'histoire deviennent drôle, c'est que "ne pas gâcher sa vie" était la préoccupation, la motivation qui suscitait le "rêve baba-cool à 15 ans". C'est la prise de conscience de l'impératif productif de la vie qui se pense d'abord naïvement en se préoccupant de soi comme produit pour finalement - après constat de l'impossibilité pratique de la position - réintégrer la production sociale dans sa production de soi. Ou comment se convaincre d'être une machine-outil (de préférence très performante : apprend bien à l'école, à l'université).

Barthes clamait : tout à coup il m'est devenu indifférent de ne pas être moderne.

Peut-être faudrait-il clamer aujourd'hui : ... de gâcher ma vie !

Mes collègues m'envoient régulièrement leur vœux de prompt rétablissement tandis que mon absence est devenue un simple "yellow flag" (même pas red !) dans quelques "weekly project reports". Pourquoi se fait-on chier ? Pourquoi a-t-on besoin de se raconter tant d'histoires pour vivre ? Car ce n'est pas que le cinéma qui - c'est Godard qui disait quelque chose comme ça - substitue à notre regard un monde fait de nos désirs... c'est le mode ordinaire de notre relation au monde.

Ceux pourvus d'une culture et d'un rapport aux mots développés ne font qu'ajouter une couche réflexive plus explicite et plus élaborée à leur cinéma personnel. C'est aussi peut-être que leur besoin d'un enrobage du

monde est plus fort... pourtant j'imagine que le monde est tout aussi inmangeable pour ceux culturellement plus démunis. Ah mais j'oublie c'est grande pourvoyeuse moderne d'oubli (mais il faudrait dire d'enrobage) de soi : la télévision.

[J'ai rencontré à l'hôpital des gens qui m'ont dit qui ne pourraient pas vivre sans la télévision. Comprends bien non pas vivre à l'hôpital mais bien dans la vie courante... A l'hôpital ils l'allumaient au réveil pour ne l'éteindre que tard le soir juste avant de dormir.]

Ce matin (cette nuit) j'ai été assailli par une question : comment Sartre avait pu écrire un livre d'ontologie alors que le sort de l'Etre y est réglé en une formule "l'Etre est ce qu'il est." [Et me voici à 6 heures du matin à relire "l'être et le néant" et à me confirmer dans cet étrange sentiment dont je ne sais que trop faire : Sartre a développé une ontologie sur les mêmes positions que celles dont le sophiste Gorgias prenaient pour démontrer que toute ontologie était non seulement impossible mais de surcroît inutile et vaine.]

Je ne peux pas maintenant discuter de toutes les questions posées dans ton mail...

Quand je te dis que l'ontologie c'est le pouvoir, c'est un raccourci pas très bon pour dire que derrière toute ontologie il y a des enjeux de pouvoir (politiques, économiques donc aussi sociaux et moraux). Quiconque cherche à dire "ce qui est" cherche de facto à dire également "ce qui doit être". Et c'est clair dès que ce foutoir commence avec Socrate-Platon. Socrate qui veut que son Athènes vivent en conformité avec son idéologie et qui demande au gré des rencontres ou des conditions à chacun de définir ce qui est sous les mots qu'il emploie (Eh toi le Général, c'est quoi le courage ?) Démarche pour rien ? Non pour obliger la cité à vivre en conformité à ses principes explicites (ce qu'aujourd'hui j'appelle son idéologie, la fantasmagorie dont toute société use comme représentation de soi... un peu comme si quelqu'un voulait forcer la France à vivre strictement selon les principes républicains : liberté égalité fraternité, l'égalité des chances, les droits de l'homme, etc.) Démarche socratique pleinement politique, enjeux de pouvoir (et il en crèvera, forcément agaçant ceux dont le la fantasmagorie idéologique cache le pouvoir réel pour représenter le pouvoir comme distribué, démocratique (et attention il ne s'agit pas de faire l'éternelle et ridicule objection à la démocratie athénienne qui était limitée aux citoyens et encore intra muros mais de dire que parmi ces 10% de la population athénienne qui était citoyens seule une petite partie des ces citoyens exerçait réellement le pouvoir contrairement à l'idéologie qui présentait l'exercice du pouvoir comme équitablement partagé entre tous les citoyens.)

Je maintiens que rien de la philosophie n'est compréhensible si on la croit sur parole et notamment sur la parole qu'elle a sur elle-même et la prétention qu'elle a de pouvoir être son propre juge ! Althusser disait que la philosophie était la lutte des classes dans la théorie. (Par la suite il n'a cessé de rectifier cette thèse...) Je prends cette thèse non à la lettre mais comme thèse indicative de la façon dont on doit prendre la philosophie pour comprendre sa fonction et au sein de la philosophie la fonction de l'ontologie.

On peut légitimement attribuer à Parménide la responsabilité d'associer intimement penser et être. (Dater cela à Parménide (personnage dont on ne sait pratiquement rien...) ne fera sourciller personne dans le champ philosophique.) Mais sur les raisons qui font que l'on passe à cette époque d'une pensée de la "nature" encore pensée sous une forme sensuelle (des éléments, les astres, les dieux...) à une pensée de la "nature" sous une forme abstraite "l'Être" (Parménide intitule son poème "de la nature"), donc sur ces raisons finalement il y a peu d'accord mais surtout peu de théorie. Pourtant c'est essentiel ! Nous continuons aujourd'hui à penser dans Parménide en un certain sens, sans savoir pourquoi la philosophie s'est engagée dans cette voie, sans savoir autrement que philosophiquement pourquoi nous continuons à penser que seul l'être est pensable mais surtout continuons à penser que seule une pensée de l'être est une pensée rationnelle, sérieuse et donnant une connaissance. En oubliant d'ailleurs que la philosophie est une façon de continuer les mythes qui donnèrent aux premières organisations sociales leur sens et à chacun des individus son sens dans ces organisations.

Sortir de la philosophie pour en penser le sens est nécessaire, cependant nous manquons d'une théorie de la philosophie. Dans la tradition marxiste il y a des éléments (à commencer par le monumental "l'idéologie allemande" de Marx/Engels), des éléments mais pas de théorie. Cette théorie pourrait commencer par l'élucidation du cas Parménide !

Elle pourrait aussi s'intéresser à la virulente dépréciation des sophistes par la tradition philosophique depuis Platon-Socrate. Pourquoi ne peut-on supporter que la philosophie soit un art du langage destiné à régler les affaires des hommes entre hommes sans garantie des dieux, de l'Être, de l'absolu. La philosophie avec tous ses absolus, toutes ses garanties ontologiques a-t-elle jamais empêché un désastre humain ?

Pour Deleuze, je ne sais pas. J'ai finalement peu lu de Deleuze (L'anti-Oedipe, Mille plateaux, Qu'est-ce que la philo (ou un titre comme ça) des brides de son truc sur le cinéma, deux ou trois autres bricoles dont immédiatement je ne me souviens pas) Surtout ses deux Spinoza : le gros "Spinoza et le problème de l'expression" (génial) et le petit "Spinoza philosophie pratique". Je ne crois pas que je sois proche de Deleuze, mais il y a des éléments que j'aime chez lui. Notamment cette

conception de la philosophie comme un artisanat qui produit des concepts (loin justement d'une prétention ontologique ou volonté à fonder ses concepts dans l'être). Seulement la finalité de l'artisanat deleuzien m'échappe (je ne l'ai pas beaucoup cherché non plus...) Je reste un peu sur l'idée d'un art pour l'art chez lui (ce qui est probablement une vision incorrecte...) art pour art qui heurte mon épicurisme (mais chez Epicure aussi la philosophie est un artisanat qui produit des concepts et des connaissances - avec économie de plus : une connaissance probable est suffisante si elle remplit son rôle d'apporter l'ataraxie. A quoi bon chercher plus loin une explication à un phénomène si l'explication que tu possèdes suffit à apaiser toutes les craintes dont ce phénomène était la cause ? La "Vérité" n'est pas un but absolu et en-soi chez Epicure ou l'on peu aussi concevoir la chose autrement : la vérité n'est pas une adéquation à l'être mais une adéquation de la connaissance à sa fonction : le bonheur. Remarque que cette souplesse vis-à-vis de la vérité, cette sorte d'insouciance de l'Etre est le fruit de la rare philosophie qui ne s'occupe absolument pas de politique.

Deleuze je ne sais pas. Il y a chez lui une pensée de l'immanence très forte, une sorte de chasse à la transcendance que je trouve courageuse mais qui atteint souvent des sommets d'abstraction sur lesquels j'ai du mal à me situer, à me poser et tout bonnement à utiliser.

On dit qu'il écrivait avec Gattari l'anti-Oedipe sous LSD. C'est possible... il y a des passages forts et d'autres complètement délirants (en tout cas à mon sens). Finalement chez Deleuze on aime aussi un style, une figure : celle du "vrai" philosophe (sans que l'on sache ce que ce "vrai" est...) Si je réfléchis bien, je crois que je n'emprunte rien à Deleuze dans mon bricolage théorique (ou alors j'ai oublié quoi, ce qui n'est pas exclu !) Là où je lui dois c'est dans ma lecture de Spinoza mais je serais bien incapable de dire exactement quoi.

La difficulté pour moi est qu'avec le temps j'oublie... je n'ai plus tellement les choses en tête. Même des choses que j'ai pu écrire il y a un an ou deux, je ne suis pas certain qu'aujourd'hui je possède encore la connaissance qui me permettait de l'écrire. Je sais que j'ai eu des vues plus claires sur Deleuze... mais je ne les ai plus. (Il faudrait simplement que je relise un peu pour que ça revienne, je suppose.)

Pour le pragmatisme, je crois qu'il faut en revenir au rôle (toujours dénié par la philosophie elle-même) politique (réfléchir l'idéologie) de la philosophie. Dans une très grossière approximation : le pragmatisme (et toute la philosophie anglo-saxonne analytique) occupe des positions de droite et la philosophie française dominante occupe des positions à gauche. Le débat philosophique n'est pas très différent d'un débat entre politiciens ni n'est plus sérieux... mais attention ici à ce sérieux qui pointe implicitement à la science et à l'ontologie. Donc en renversant le jugement ce débat philosophique illustre parfaitement la philosophie comme art du langage avec lequel se discute les affaires des hommes entre

hommes : le pragmatisme est à droite et en France globalement les philosophes n'en veulent pas.

Pour poursuivre tout de même un peu sur l'ontologie (qui pour moi ne peut pas être pensée indépendamment de la philosophie - et peut-être ai-je du mal à penser strictement l'ontologie en tant que telle [et toc en plein dedans... "en tant que tel", le type de la question ontologique] ?) je ne peux m'empêcher d'assimiler la philosophie au mythe (à un ensemble de mythes dont les récits devraient au plus qu'il est possible être logiques). De fait, je me suis convaincu avec les années que la philosophie n'apportait aucun savoir, aucune connaissance, et l'ontologie qui n'en est qu'un des secteurs n'en donne pas plus. Attention, tu sais que je ne tiens pas la philosophie pour un exercice vain ou qui n'apprend rien, au contraire on n'y apprend beaucoup, mais on en retire aucune connaissance du monde.

Si l'on continue les pensée sur l'ontologie : l'ontologie consiste (toujours ?) à faire porter par l'Etre les catégories qui permettent de le connaître ; le processus de connaissance est alors réflexif, connaître c'est réfléchir adéquatement les catégories portées par l'être (qui font de lui ce qu'il est) ; évidemment, d'un point de vue opposé à l'ontologie, cela forme un cercle puisqu'il faut que les catégories de connaissance portées par l'Etre préexistent à la connaissance ou bien qu'elles soient toujours déjà connues (mais par qui ?) : un connu, un perçu sont toujours relatifs à un agent. De là aussi la forte parenté entre ontologie et idéalisme (si l'on pose que "la réduction de l'être à la connaissance que l'on en a" définit l'idéalisme).

De fait, il est tout de même assez difficile de trouver sa place en philosophie dès que l'on est averti (et prévenu contre) tous les écueils des différents "isme". Finalement pas une position qui ne soit critiquable, pas une place où l'on puisse se poser et développer. Mais où se placer alors ? et existe-t-il des places qui ne sont pas des "ismes", des places en philosophie qui ne sont pas déjà reconnues ? Tu me diras peut-être (ou peut-être pas) que l'on ne peut pas poser la question en ces termes. Que le faire, c'est poser que la philosophie a un objet à connaître, qu'elle peut produire une connaissance de cet objet, que la condition pour que cette connaissance soit possible est qu'elle utilise la bonne théorie, ce qui justifierait de chercher une position, la vraie position (et se dessine naturellement l'idée que cette position est une démarcation de tous les "ismes", ou peut-être en termes hégéliens l'abandon des dogmatismes au profit de la vraie science).

OK. OK. mais la philosophie est un mur mou (c'est ce qui fait sa force) et se battre contre elle et ses prétentions c'est encore se battre en elle, et

la philosophie n'en finit plus de revivre de plus belle de toutes les attaques qui veulent la tuer. Et même la question (qui peut finalement sembler la seule inquiétante pour la philosophie) : à quoi sert la philosophie ? est déjà absorbée par ce mur mou qu'il est impossible d'étreindre et que l'on ne peut pas frapper. Dans ces conditions je suppose que continue de se poser la question "comment trouver sa place en philosophie ?" puisque les critiques de cette question sont déjà elles-mêmes une position philosophique, donc une réponse à la question. Quelle place occuper en philosophie si je ne veux pas occuper la position qui critique cette question ni occuper les places définies par les différents "isme". Quelle place occuper en philosophie si le pouvoir ne m'intéresse pas ? A quoi me sert la philosophie si une philosophie est l'articulation selon une certaine logique de concepts dont le jeu ne produit des effets qu'en fonctions d'enjeux extérieurs à cette philosophie ?
